

BURT LANCASTER, UN HOMME - TROIS CARACTÈRES, par LOUISE GILBERT-SAUVAGE (Notre correspondante à Hollywood)

TROIS SCÉNARIOS : "La Cage aux Filles" — "Le Bal des Pompiers" — "All About Eve"

TOUS LES CHEMINS CONDUISENT AUX STUDIOS — UNE HEURE AVEC JEAN MARAIS

ROMAN D'AMOUR COMPLET, ARTICLES ILLUSTRÉS, NOMBREUSES PHOTOS, ETC.

RADIO: Radio-Collège — Pour tous les goûts à CKAC — Bertrand Gagnon

VIVECA

Plusieurs actrices suédoises sont devenues très célèbres grâce à la publicité des films américains, lesquels bénéficient d'une diffusion internationale. La première fut Greta Garbo, bientôt suivie par Ingrid Bergman, et plus récemment par Marta Toren et Viveca Lindfors. Cette dernière a connu un grand succès dans les films suivants : ADVENTURES OF ROBIN HOOD avec Errol Flynn, NIGHT UNTO NIGHT avec Ronald Reagan, NO SAD SONGS FOR ME avec Margaret Sullivan et Wendell Corey. C'est une artiste qui préfère le drame à la comédie légère. Viveca Lindfors s'habille avec beaucoup de goût et, bien attendu, toujours à la dernière mode, comme en témoigne cette photo pour laquelle elle a revêtu une ample cape de velours qu'elle portera sur une toilette du soir, pour aller au bal ou au théâtre cet hiver.



· LINDFORS ·



MONTREAL, NOVEMBRE 1950
32e année, No 4
10 cents

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975 - 985 DE BULLION

Tél.: PLateau 9638*

FRED et GEORGES POIRIER
Propriétaires

Rédacteur en chef : GERALD DANIS
Chef de la publicité : CHARLES SAURIOL
Directeur artistique : HECTOR BRAULT
Correspondante à Hollywood LOUISE GILBERT-SAUVAGE
Chef du tirage : ODILON RIENDEAU

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

ABONNEMENT
Canada et Etats-Unis
1 an $1.00
2 ans $1.50

Heures de bureau, du lundi au vendredi : 9 h. a.m. à 4 h. 45 p.m.

NOS REPRESENTANTS :

WILFRID DAOUST
20, 11e Avenue, Lachine (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, S.-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette, etc., et les environs).

A Québec et Lévis :
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine :
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe
Trois-Rivières

REFLECTEURS ET MICROS

On le dit et on le répète

CE QUE FEMME VEUT...

L'épouse de Pierre Brasseur, "L'Homme de la Jamaïque", est une jeune femme brune très intelligente. Elle s'appelle Lina et elle a renoncé à une brillante carrière de pianiste pour son mari.

Voici ce qu'elle déclare :

— Je préfère ma vie de femme à ma vie d'artiste. Mon art réclame un travail incessant qui est presque de l'esclavage et de nombreux déplacements à l'étranger pour des concerts. Or Pierre a horreur de rester seul... C'est d'ailleurs un mari très absorbant et il suffit à mon bonheur.

•

BONNE REPONSE

Maria Casarès aime le noir... Dans le film "Un homme qui revient de loin", elle portera le deuil, mais ce deuil se traduira en lignes sculpturales qui conviendront parfaitement à sa beauté.

— J'aime aussi beaucoup le gris et certains verts, dit Maria Casarès. Les tons doux en général fondus dans une gamme pastel assombri...

— Que pensez-vous de la ligne actuelle ?

— Quelle est-elle au juste ? demande-t-elle finement.

•

ICI, L'ON MANGE

Jean Loubignac réalise *Le Gang des tractions arrières,* Félix Oudart y est le directeur de la *Tirelire franco-belge* et préside à trois banquets monstres où il doit ingurgiter force langoustes et autres plats savoureux. Pour faire vrai, Loubignac a voulu que ses acteurs mangent réellement. Le régisseur avait pris soin, en convoquant tout le monde de préciser : "Venir à jeun."

•

UNE VERSION NOUVELLE

Danièle Godet vient de terminer à Londres, le *Mouron rouge,* où elle est la partenaire de David Niven, Arlette Marchal, Gérard Néry et Howard Vernon. On se souvient encore de l'interprétation du *Mouron rouge* par le regretté Leslie Howard et on peut, sans être misanthrope, supposer que celle de David Niven ne l'égalera pas.

•

ERIN A HOLLYWOOD

Les Irlandais forment une nombreuse tribu à Hollywood. John Ford, Maureen O'Hara, Victor MacLaglen, Wallace Ford, Michael O'Shea, Maureen O'Sullivan en sont les plus célèbres ; mais ils sont quelques centaines à peupler la cité du cinéma depuis l'emploi de machiniste jusqu'à celui de producteur, et tous font preuve, comme il se doit d'un épouvantable caractère, mais aussi de cette souplesse si typique de la race à laquelle se mêle souvent un brin de génie.

LE SOSIE DE SACHA GUITRY

Jean Davy ressemble étrangement à son portrait scénique. On sent qu'il passe de la vie à l'écran ou à la scène sans faire le moindre effort, en apportant à son art, les ressources d'une intelligence et d'une vigueur en pleine ascension.

Son père était un pianiste remarquable bien qu'industriel de son métier. Tout naturellement il le dirigea vers la musique ; Jean désirait devenir chef-d'orchestre et concertiste. C'est ici qu'intervint le destin.

"En même temps que la musique, raconte-t-il, j'aimais le théâtre. Le jeudi après-midi, je jouais au théâtre du Petit Monde. C'est là qu'Edmond Roze me remarqua. Un jour, Sacha Guitry cherchait quelqu'un qui lui ressemblât pour tourner "Remontons les Champs-Elysées". Il paraît que j'étais le personnage et de là datent mes véritables débuts au cinéma. On verra Jean Davy, dans "Au Royaume des Cieux", son plus récent film. On sait que Suzanne Cloutier, notre compatriote fait aussi partie de la distribution de cette exceptionnelle production de Julien Duvivier.

•

SOUS LE CIEL D'ITALIE

Depuis *Riz amer* Giuseppe de Santis a tourné un autre film qui sortira, sans doute, à l'automne : *Pas de paix sous les oliviers.* Il l'a réalisé à Fondi, son village natal et a engagé tous ses copains et même sa nourrice comme interprètes. Son prochain film, *Notre pain quotidien* sera tourné en coproduction avec des vedettes françaises ; c'est une histoire de Calabre.

•

PARIS COMME VEDETTE

Le film que Duvivier doit entreprendre sera *La Seine coule à Paris.* Paris sera la grande vedette du film, les autres interprètes ne devant être que des seconds rôles.

•

PREMIER AMOUR DE MARIANO

Le premier amour du populaire chanteur Luis Mariano ? C'était à Irun, il avait alors 15 ans. Chaque année, à la fête, on choisissait la plus jolie fille pour conduire le cortège. C'était lui qui devait l'accompagner cette année-là. Il l'a beaucoup aimée, jusqu'au jour où il apprit qu'elle était fiancée.

•

QUAND RAJEUNIR EST FACILE

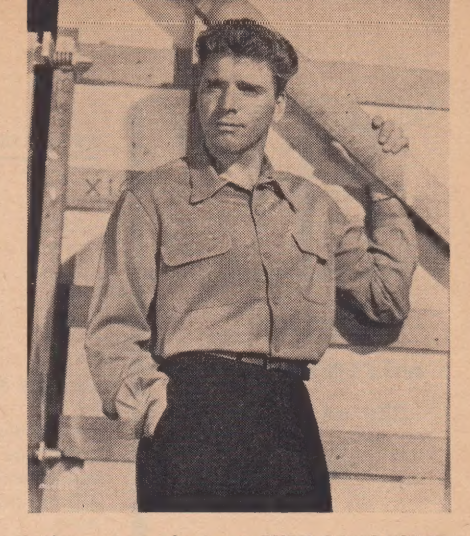
Jane Wyman est en train de rajeunir à chaque rôle : elle avait 19 ans dans *La Ménagerie de Verre,* 16 ans dans *Johnny Belinda,* et si ses souhaits sont exaucés, elle incarnera une fillette de 14 ans dans la version cinématographique de *Member of the Wedding.*



BURT LANCASTER et sa femme, l'actrice NORMA ANDERSON, se rendent ensemble à une première de Hollywood.



Dans sa maison de Brentwood où il se plaît à recevoir des intimes, BURT LANCASTER aime à pianoter quand il ne lit pas.



Artiste et producteur, BURT LANCASTER s'intéresse vivement au montage des décors, comme il fait en ce moment.

UNE INTERVIEW

Burt Lancaster, un homme, trois caractères

Par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

(Notre correspondante à Hollywood)

JE ne puis revoir Burt Lancaster à l'écran, sans que ne me revienne à la mémoire notre première rencontre. C'est à Universal-International que je le vis pour la première fois. Louis Blaine, directeur de la publicité étrangère, avait convié un groupe de journalistes à un déjeuner intime en l'honneur du nouveau jeune premier américain. Burt avait surtout été acrobate et artiste forain jusque-là.

A voir ce grand gaillard de plus de six pieds dont les yeux bleus souriaient toujours avant la bouche, je m'étais dit "in petto": Au moins, il a l'air assez facile celui-là... Et l'apparence ne mentait pas, car Burt est resté l'agréable copain qu'il est intéressant d'interviewer. Assis, à table en face de moi, j'avais pu juger *de visu* de la qualité de ce personnage nouveau venu à l'écran. La simplicité me sembla alors sa plus frappante qualité. Depuis, je me suis aperçu, avec beaucoup d'autres, qu'il y joint un talent d'interprétation au-dessus de la moyenne.

Disons tout de suite que ses débuts d'acrobate lui ont servi à merveille dans la plupart de ses films. Dans son dernier, "The Flame and the Arrow", vous pourrez vous en rendre compte.

Je lui demande: "Quelle fut la tâche la plus difficile de votre carrière théâtrale?"

[*Lire la suite page* 41]



Ci-contre, une des plus récentes photos du populaire artiste, BURT LANCASTER. Cet acteur a formé sa propre compagnie de films qu'il a appelée Harold Hecht-Norma Productions, et vient de tourner "Kiss the Blood of my Hands". Tout indique qu'il réussira aussi bien dans cette carrière que dans l'autre.















"ALL ABOUT EVE"

Une Fine Comédie

Avec BETTE DAVIS

Voici une comédie pleine de reparties spirituelles et mordantes qui pourraient fort bien choquer les gens de théâtre ayant une tendance à se considérer comme des êtres exceptionnels. Joseph Mankiewicz en a composé le dialogue et son esprit satirique est de la même famille que celui d'Oscar Wilde. Quant à Darryl Zanuck, le producteur, il a cette fois complètement délaissé les thèses dramatiques comme celles sur lesquelles étaient basés ses récents films à succès, notamment *Gentleman's Agreement* et *Pinky,* pour s'amuser franchement tout en réjouissant son public. Le récit, comme dans le cas de *A Letter to Three Wives,* également composé par Mankiewicz, est fait en rétrospective. Directeur et auteur se sont entendus pour confier le grand rôle à Bette Davis. C'est celui d'une femme qui n'est plus très jeune, mais qui est demeurée capricieuse et enfant gâtée. Anne Baxter est une jeune fille qui sait ce qu'elle veut, ce qui ne l'empêche pas de feindre admirablement l'innocence et la naïveté. Celeste Holm est l'épouse intrigante d'un auteur dramatique. George Sanders est un mordant critique de théâtre, persuadé qu'il n'a plus rien à apprendre, et Gary Merrill, un directeur de théâtre à la fois entreprenant et sentimental. Hugh Marlowe personnifie un auteur dramatique à la vive imagination et à la sensibilité aiguë. Quant à Gregory Ratoff, il incarne un directeur malchanceux dont l'argent est la suprême ambition.

Le rôle de Margo Channing est l'un des plus authentiques succès de la carrière de Bette Davis, déjà si riche en réussites. Elle n'a rien négligé pour en arriver à ce résultat: travaillant avec une ardeur soutenue et une si parfaite ponctualité qu'on aurait pu la croire rémunérée à tant de l'heure. Pourtant les répétitions ont eu lieu par des journées de chaleur excessive, si bien que l'artiste avait, pour une fois, grand mérite à porter les admirables fourrures de vison et de martre, indispensables à camper son personnage de femme adulée. Disons, à ce propos, que des agents de police ont monté la garde, pendant trois jours, autour des précieuses fourrures assurées pour une valeur de $500,000.

Anne Baxter retrouve dans *All About Eve* la même veine heureuse que le public avait tant apprécié dans *Razor's Edge,* qui était jusqu'alors sa meilleure réussite.

Quant à Celeste Holm, elle a le don de s'adapter aux caractères les plus variés, ainsi qu'elle l'a prouvé dans *The Snake Pit, Come to the Stable, Chicken Every Sunday,* et le rôle de Karen, jeune femme ambitieuse et très à la page, lui va comme un gant.

Comme on peut le voir par ces brèves remarques, la distribution féminine de *All About Eve* a été particulièrement soignée.

"All About Eve" est un film qui apporte une ineffable détente et qui fait digression avec les productions dites d'*atmosphère* ou à *thèse*, non pas que ces derniers genres manquent d'intérêt, mais bien parce qu'une fine comédie est toujours de bonne venue. Dans ce film, nous trouverons une distribution de choix qui se compose de BETTE DAVIS, d'ANNE BAXTER, photo du centre (haut), CELESTE HOLM (personnage de droite, photo du haut, à droite), HUGH MARLOWE (au volant), GARY MERRILL (avant-dernière photo du bas) et GEORGE SANDERS (ci-contre).



Ci-contre, à gauche, les épreuves de l'annuaire de *Radio-Collège*, qui a commencé sa dixième saison, se trouvent sur le bureau du directeur général de Radio-Canada. La photo nous montre M. AUGUSTIN FRIGON (au centre) et M. MARCEL OUIMET, directeur du réseau français (à droite), qui écoutent les explications du nouveau directeur de la radio éducative, M. GERARD LAMARCHE, sur l'un des six nouveaux cours. M. Lamarche a fait un stage dans les services techniques avant de passer à *Radio-Collège* à titre de réalisateur.

UNE EQUIPE RENOUVELEE

Radio-Collège dans sa 10e année

RADIO-COLLÈGE réunit, pour sa dixième saison, une brillante équipe de conférenciers qui poursuivra l'enquête commencée l'an dernier sur la vie intellectuelle de notre temps. Elle reviendra également sur des étapes décisives du passé et sur les problèmes fondamentaux de la culture.

Les arts et les sciences ont une égale part dans le programme de Radio-Collège, dont la curiosité s'étend à tous les pays. Toutes ces recherches procèdent d'une philosophie éprouvée, mais qui reste curieuse des nouveaux courants de pensée.

Cette année, par exemple, deux théologiens et philosophes procéderont à une exploration de l'univers intérieur, sujet que les psychologues contemporains ont vraiment renouvelé, et ces guides nous conduiront jusqu'à une assomption dans le sacré.

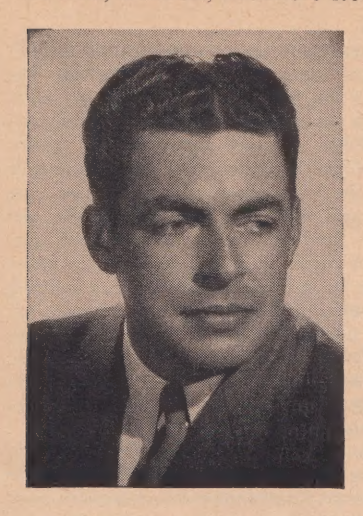
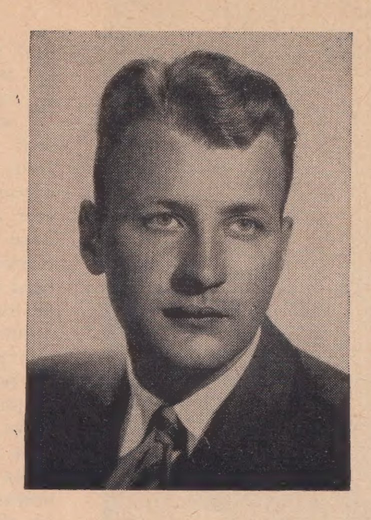
Un autre cours étudiera les principaux aspects de la pensée contemporaine et il nous conduira de Bergson à Maritain et Gabriel Marcel, de la philosophie de l'action au renouveau thomiste et à l'existentialisme.

Les autres enquêtes de Radio-Collège viseront également à dégager les tendances dominantes en littérature, en musique, en science, en peinture, de façon à aiguiser la curiosité de l'auditeur et à lui offrir des points de repère sûrs.

LA LITTERATURE

Dans le domaine littéraire, le *Théâtre de Radio-Collège* nous fera voyager à travers le monde. L'an dernier, il nous offrait des oeuvres marquantes du théâtre français du XXe siècle, mais, cette année, il nous présentera vingt chefs-d'oeuvre d'écrivains contemporains de langues diverses.

La série anglaise comprendra, entre autres, *L'Admirable Crichton* de Barrie. la *Sainte Jeanne de* Shaw et le *Meurtre dans la Cathédrale* de T.-S. Eliott. Chez les Américains, on a choisi *L'Empereur Jones* d'Eugène O'Neil, *Des Souris et des hommes* de Steinbeck et deux autres pièces.

Ci-contre, photo d'extrême gauche, MARC THIBAULT, réalisateur. Il est metteur en ondes des émissions musicales et d'une partie des cours. Il a enseigné le français, le grec et latin au collège Sainte-Marie. Il était également assistant professeur à la faculté des Lettres de l'Université de Montréal. — A gauche, RAYMOND DAVID, qui réalise entre autres, les émissions dramatiques du dimanche soir, a enseigné les lettres et l'histoire au collège Jean-de-Brébeuf. M. David est maître ès arts et licencié ès lettres et a aussi l'expérience de la scène.

Dans cette série, l'Irlande se trouvera représentée par *Le Baladin du monde occidental* de Synge, le Danemark, par *La Sonate des spectres* de Strindberg, l'Italie, par *La Volupté de l'honneur* de Pirandello, et l'Espagne, par *Les Noces de Sang* de son poète-martyr, Frederico Garcia Lorca.

On entendra encore *Le Canard sauvage* d'Ibsen, *L'Oncle Vania* de Tchekov, *Les Races* de Bruckner et *Amal et la lettre du roi* du grand poète des Indes, Rabindranath Tagore.

M. Guy Boulizon tentera cette année un effort de découverte ou de confirmation de l'âme des peuples en étudiant les courants révélateurs de leur littérature. Ce regard attentif sur le monde nous permettra de constater de fraternelles identifications.

Dans une série de cours qui seront suivis de lectures, M. Roger Rolland dégagera les grandes lignes de l'histoire de la poésie française depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. L'an dernier, ce jeune écrivain abordait avec le plus grand succès un sujet extrêmement épineux : la poésie contemporaire. Cet exposé clair et précis lui a mérité un premier prix au concours des *Canadian Radio Awards*. Cette année, M. Rolland commentera l'oeuvre de vingt poètes qui ont illustré huit siècles de la littérature française.

MUSIQUE ET PEINTURE

M. Rolland Leduc reprendra son cours sur les moyens d'expression du musicien. Il a étudié l'an dernier les principaux instruments ; cette année, son cours portera sur l'orchestre et il précisera le rôle de chacune des familles d'instruments qui le composent. C'est un sujet dont le directeur des *Petites Symphonies* connaît tous les secrets. Il nous livrera le fruit d'une longue expérience et l'enseignement des maîtres anciens et modernes.

Radio-Collège a encore confié à M. Jean Vallerand ses concerts-causeries hebdomadaires. Ce compositeur et chef d'orchestre nous parlera de la musique et de son langage, ce qui l'amènera à s'interroger sur la signification profonde de cet art. Il cherchera à dégager les formes et les thèmes générateurs et à préciser le caractère des styles.

Le cours d'histoire de l'art a été confié à M. Rolland Boulanger qui nous parlera de l'Ecole de Paris. C'est dire qu'il devra étudier les principaux mouvements de l'art contemporain : fauvisme, cubisme et surréalisme. Les grandes aventures de la peinture reflètent bien l'inquiétude de l'homme moderne et son courageux effort pour renouveler sa foi en la vie.

LES SCIENCES

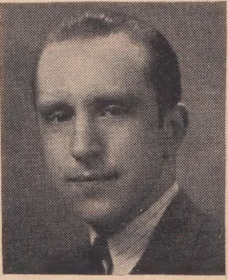
Le cours de M. Léon Lortie portera sur l'état actuel de la science et il sera illustré d'interviews avec des savants éminents ou de reportages longuement préparés.

Dans son cours sur la biologie humaine, M. Fernand Seguin étudiera également les récentes conquêtes des savants, et M. Pierre Bricout signalera les découvertes qui viennent de se faire dans le domaine de l'électricité.

Radio-Collège a encore confié ses cours sur les plantes et les animaux à des membres de l'Institut botanique et du Jardin zoologique. On y signalera les recherches et les réalisations en botanique, et on y poursuivra d'autres enquêtes sur l'habitat et les moeurs de nos animaux.

VIE DE LA PENSEE

La discussion est maintenant ouverte sur toutes les questions et l'on édifie chaque jour de nouvelles théories. Des conférenciers de *Radio-Collège* pourront nous servir de guides dans cette bataille souvent confuse. M. Pierre Ricour abordera pour sa part les problèmes moraux en s'inspirant comme son prédécesseur, l'abbé Robert Llewellyn, des fables de [*Lire la suite page* 40]








Ci-contre, premier rang, de gauche à droite, M. PIERRE RICOUR, licencié ès lettres et diplômé d'études supérieures de philosophie, qui poursuit le commentaire des fables. — Le R.P. E. GAGNON, s.j., conférences et dialogues. Sujet : l'exploration de notre univers intérieur. M. PAUL LACOSTE, cours d'histoire de la philosophie contemporaine. — Deuxième rang, même ordre, M. PIERRE BRICOUT, qui nous parle de l'électricité. — Le R.P. R. BERNIER s.j., qui, comme le Père Gagnon nous entretient sur l'exploration de notre univers intérieur. — M. ROLLAND BOULANGER, le nouveau conférencier du Musée d'art, est un critique qui suit attentivement toutes les tendances nouvelles.



Ci-dessus, une assise d'AUTO-TRAM où l'on reconnaît, de gauche à droite, MARIO VERDON, l'annonceur, et ERROL MALOUIN, l'animateur. Comme on sait, on a tout simplement imaginé de placer les concurrents, l'un dans un tram, et l'autre dans une auto, suggestion de course qui souligne bien l'idée de concours où la mémoire et la perspicacité sont mises à l'épreuve. En effet, il ne suffit pas que de savoir; il faut aussi être rapide, et l'effort, comme maints heureux candidats ont pu le constater, est largement récompensé. Très agréable et profitable moyen d'exercer sa mémoire en bonne compagnie.

LA RADIO joue un rôle de grande importance dans la vie de chacun, car tous les jours, elle transmet un message dans les foyers où les personnes sont d'âge et de tempérament différents. C'est le travail des réalisateurs de découvrir les émissions qui plaisent au plus grand nombre. Il faut convenir que dans la famille, une bonne part des distractions prises au cours de la soirée viennent de la radio alors qu'après la journée de travail on cherche un changement, on écoute d'autres voix, on reçoit des idées nouvelles pour se distraire ou s'instruire. Le poste CKAC présente un choix varié de programmes où les auditeurs sont toujours nombreux.

Le lundi soir, à 8 heures 30, c'est de la scène du théâtre Château à Montréal qu'on présente un programme-questionnaire avec un élément nouveau et amusant. Il s'agit d'*Auto-Tram*, dont *Errol Malouin* et *Mario Verdon* sont les animateurs. On a tout simplement imaginé de placer les concurrents pour un, dans un tram et l'autre dans une auto. Errol Malouin pose une question et celui qui connaît la réponse fait entendre la cloche ou le klaxon suivant le cas. Chacune des bonnes réponses vaut $5.00. Celui qui en donne le plus est le champion qui recommence à faire face à un autre adversaire tant qu'il n'a pas été détrôné. Son érudition peut lui valoir des sommes importantes. Pour les auditeurs, ils peuvent participer au concours pour le gros lot, jamais moindre que $75. Au début du mois d'octobre on remettait $315. à un gagnant. L'émission se présente sous la meilleure forme. Un décor agréable pour le spectateur, un ques-

PRESENTATION DE CKAC

POUR TOUS LES GOÛTS

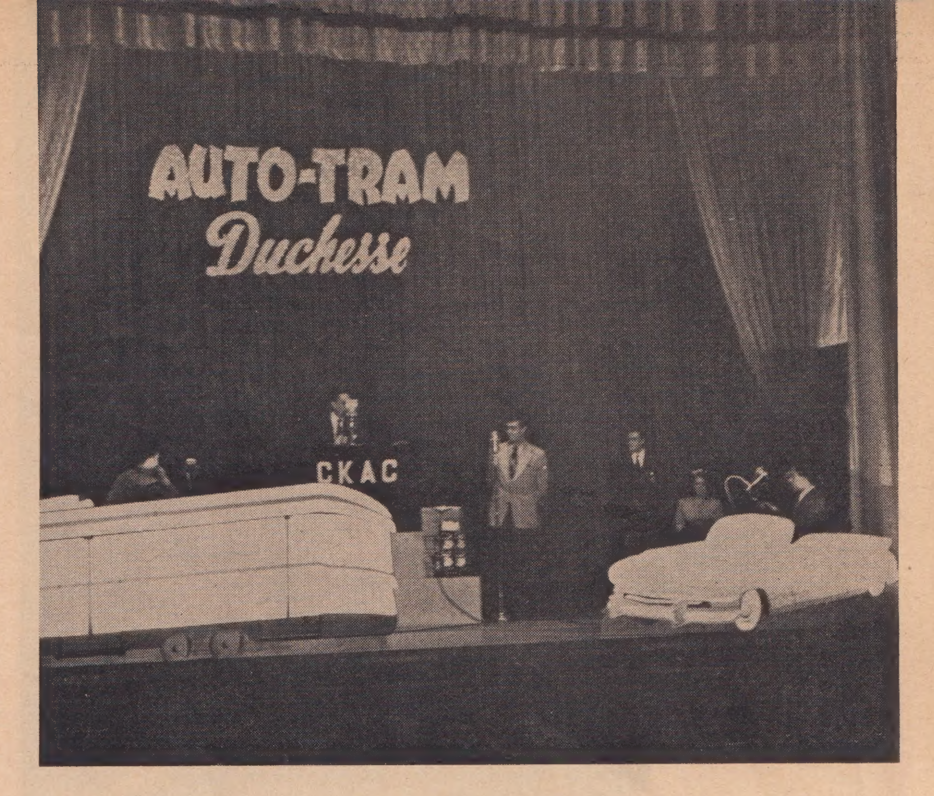


tionnaire amusant pour tous, des concurrents aux vastes connaissances, le tout couronné par des prix en argent, tant pour la salle que pour les radiophiles à l'écoute. Dans de pareilles circonstances on ne s'étonne pas du succès.

Le mercredi soir à 8 heures, le décor change quelque peu. L'émission est diffusée des studios et les auditeurs sont toujours heureux de retrouver l'extraordinaire « Zingo-Swing ». On groupe les amis au foyer le mercredi, car dans toute la province, on joue au « zingo » par plaisir et par intérêt quand on songe aux prix de cette demi-heure. Donnons comme exemple l'énumération des récompenses offertes à l'émission du 18 octobre dernier. On commence par une somme de $1,100. à laquelle on ajoute une mante en écureuil russe, une carabine à répétition, un coffre en cèdre, une grosse poupée dans un carrosse anglais, un tricycle, un jeu de hockey (modèle de table) et aussi un jeu de minibrix. Tout cela pour la personne dont on aurait tiré la carte, donnant le nom de la mélodie mystérieuse et qui aurait complété un « zingo ». Si le gros lot n'est pas gagné, il augmente en valeur et de nouveaux prix s'ajoutent à la liste. A ce programme *Alain Gravel* et *Mario Verdon* sont les animateurs. La partie musicale est aussi très intéressante, car à chacune des émissions, des artistes sont invités. Déjà les auditeurs ont eu le plaisir d'entendre en vedette *Juliette Joyal, Jean-Pierre Masson, Emilia Hayman, André Rousseau, Rolande Desormeaux* et plusieurs autres. Ils chantent quelques refrains de leur répertoire, accompagnés par l'orchestre sous la direction de *Jean Walter*. La demi-heure de « *Zingo-Swing* » se partage équitablement entre un fort joli programme musical et le « zingo » toujours populaire. Sage décision, car on satisfait ainsi plus d'auditeurs par la musique et le jeu.

Aux adeptes de ces programmes, il faut ajouter ceux qui désirent une émission strictement musicale. Ils se retrouvent à l'antenne de CKAC tous les soirs à 10 heures (jeudi — 9 h. 30) pour écouter « MOMENT MUSICAL ». Lorsqu'on se trouve seul le soir, le silence pèse parfois.

[*Lire la suite page* 37]



Ci-dessus, vue d'ensemble de la scène lors d'une émission d'AUTO-TRAM. — Photo du bas, page de gauche, l'ensemble de ZINGO-SWING sous la direction de JEAN WALTER. Au micro JEAN-PIERRE MASSON. — A droite : ALAIN GRAVEL, MARIO VERDON et ERROL MALOUIN de ZINGO-SWING. La demi-heure de Zingo-Swing se partage équitablement entre un fort joli programme musical et le "zingo" toujours populaire. Formule heureuse puisqu'ainsi, on satisfait le plus grand nombre d'auditeurs par la musique et le jeu de société. Il convient de faire également mention d'une émission strictement musicale qui a titre : MOMENT MUSICAL et qui consiste à diffuser une musique calme, reposante. Et là encore, comme on verra dans l'article ci-contre, l'idée de concours vient rehausser l'intérêt. Moment Musical promet comme l'an dernier, un divertissement propice à l'heure tardive.





Qui prend mari, prend pays, dit le vieux proverbe, et tel est le cas de la ravissante GABY ANDRE, une talentueuse artiste française originaire du Perpignan. Américaine ou Etats-Unienne (comme on voudra) par le mariage, Gaby André s'était tout de même taillé une enviable réputation d'artiste de cinéma avant de venir de ce côté-ci de l'Atlantique. Bien que son rôle préféré soit celui d'épouse et de maîtresse de maison, elle ne juge pas incompatible la poursuite de sa carrière d'artiste, et c'est pourquoi nous la verrons bientôt dans "The Two Million Dollar Bank Robbery".

DE PERPIGNAN A HOLLYWOOD

Gaby André dans un film américain

par ELGE HESSE

JE pourrais dire, que je n'ai fait qu'entrevoir Gaby André, lors de son court séjour à Hollywood, à l'occasion de son premier film américain, "The Two Million Dollar Bank Robbery". Je n'ai pas à présenter aux lecteurs du "Film", cette actrice française qui a déjà gagné ses épaulettes en France.

Pendant une entrevue de la Presse américaine, elle saisit l'occasion au cheveu, pour me servir d'un vieux cliché, et pria les membres de la Presse de se bien persuader que le portrait que l'on semble avoir, et se plaire à propager, de la jeune Française, est celui d'une jeune fille beaucoup moins sérieuse qu'elle ne l'est en réalité.

"Certes, affirme-t-elle, au cours des guerres, les troupes qui occupent un territoire rencontrent toutes sortes d'individus, femmes et hommes. Et le souvenir qu'emportent d'un pays et de ses habitants, des esprits un peu excités par les promiscuités et bousculades qu'amène tout conflit n'est pas de ceux qui donnent la vraie mesure de la mentalité normale d'une nation. Pas plus qu'il ne faut juger de toute une vaste association par quelques membres aperçus un jour de tumulte."

Je suis cent pour cent de l'opinion de cette gracieuse Française. Et je me souviens qu'au début de mon séjour à Hollywood, il m'arriva, plus d'une fois, de prendre la défense de la Française de France, aussi bien que de celle de mon pays, auprès d'Américains mal renseignés ou, pour quelque raison personnelle, professant une opinion trop exagérée et ne pouvant, en toute justice être prise au mot dans la généralité des cas.

La vérité c'est que chaque pays, que ce soit en France, au Canada, aux Etats-Unis, ou en Abyssinie, possède des sujets qui sont l'exception à la règle générale, que quiconque sait voir et observer avec discernement peut faire la différence.

En outre d'avoir le courage de dire ce qu'elle pense, lorsque ce qu'elle pense est conforme à la justice et à la vérité, Gaby André possède aussi d'autres qualités. Elle est une actrice de premier plan. Le travail ne l'effraie pas, déclare-t-elle. "C'est le meilleur antidote non seulement contre l'ennui, mais aussi contre la niaiserie ; car l'esprit qui sait s'occuper sait apprendre, il ne peut que retirer profit de l'utilité de sa vie."

J'ai aimé les quelques bribes de conversation avec cette artiste qui, en France, a tourné des films en compagnie de Fernandel, Claude Dauphin, Jean-Louis Barrault et de cet artiste de regrettée mémoire, Raimu. La plupart de ces films

[Lire la suite page 36]

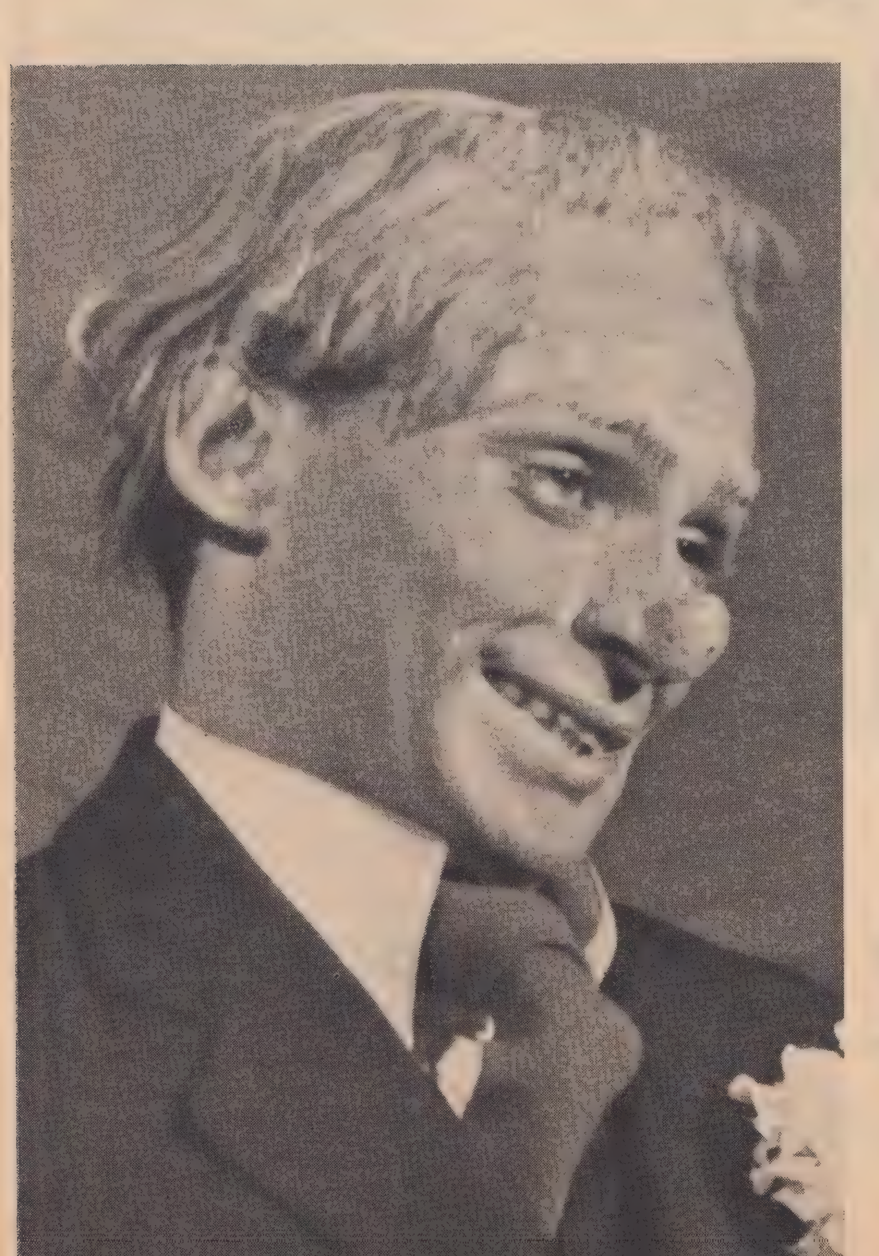




BERTRAND GAGNON

UN JEUNE BIEN LANCÉ

par MARC LEBLANC



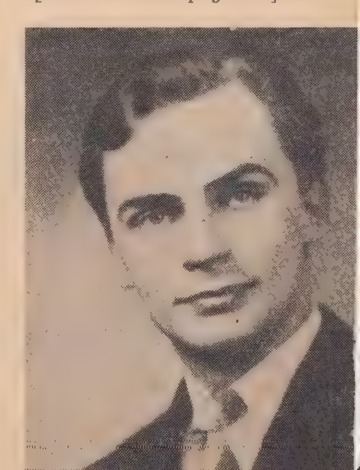
JADIS, un certain discrédit s'attachait à la profession d'acteur. Exception faite pour les très grands artistes, on ne se gênait pas pour les traiter de cabotins ni pour les classer définitivement dans le monde de la bohème.

Tout cela a bien changé et, pour ma part, je ne remarque chez les jeunes artistes, avec lesquels le journalisme me met en contact, ni tenue débraillée, ni tendance au cabotinage. Tout au plus quelques-uns conservent-ils une prédilection pour les cheveux longs, et leur façon de s'exprimer dénote simplement l'habitude, encore trop rare chez nous, de bien articuler, ce dont il y a lieu de les féliciter.

Tel m'apparaît Bertrand Gagnon, jeune acteur originaire de Sherbrooke et fixé depuis peu à Montréal où il n'est cependant pas un nouveau venu puisqu'il a joué pendant quatre ans avec la troupe des Compagnons de St-Laurent.

M. Gagnon a fait ses études au Séminaire St-Charles Borromée, dans sa ville natale, et fait ses débuts sur la scène de son collège. Un jour que le Père Legault était venu diriger un spectacle en plein air à Sherbrooke, il remarqua le jeune étudiant et lui proposa de se joindre à sa troupe. C'était la réalisation d'un rêve longtemps caressé et les parents de M. Gagnon n'eurent pas le courage de s'y opposer. Ce fut le véritable début de sa carrière. Il joua alors des rôles de jeune premier et des rôles de composition, aussi bien dans la comédie que dans la tragédie. Il garde une prédilection au Molière du *Médecin malgré lui* et des *Précieuses ridicules*. Il a fait [*Lire la suite page* 34]

Photo du haut, à gauche, BERTRAND GAGNON dans "Léocadia" de Jean Anouilh. — A droite, dans le rôle de *Japhet* de "Noé" d'André Obey. — Ci-contre, un rôle de composition. — A droite, BERTRAND GAGNON, tel qu'en lui-même.





"LA CAGE AUX FILLES"

Un Film de Portée Sociale

Production de Maurice CLOCHE, avec Danièle DELORME



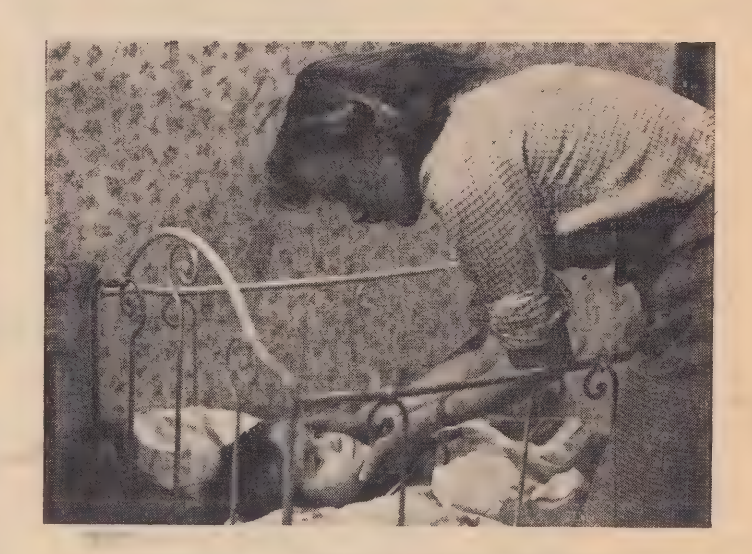
Après des sujets aussi élevés que « Monsieur Vincent » et « Docteur Laennec » quelles sont les raisons qui ont conduit Maurice Cloche à réaliser un film comme « *La Cage aux Filles* », dont le climat et le langage semblent constituer un paradoxe dans son programme de productions cinématographiques ?

Maurice Cloche, qui ne craint pas de mettre en lumière une des plaies les plus redoutables de la société a voulu alterner — dans un programme dont il suit fidèlement la ligne — les grands exemples du passé et les sujets pour lesquels il se passionne : les questions humaines et sociales.

Avec « *La Cage aux Filles* » il évoque cette fois le grave problème de la désintégration de l'enfance mondiale que d'autres réalisateurs, avant lui, avaient déjà traité sans y apporter toutefois de véritable solution.

Ce que Maurice Cloche se propose de faire, c'est de montrer le processus du fléau — de le suivre pas à pas — et comment nait et se développe un mal qui prend racine dans la famille et partant attaque la race, un mal enfin auquel il soumet un des remèdes que les plus éminents spécialistes de la question ont eux-mêmes suggéré.

Maurice Cloche ne se contente pas d'exposer le drame de cette jeunesse délinquante : il utilise la caméra pour défendre le coupable avant de le guérir. Aidé d'Henri DANJOU, il a adapté l'enquête que celui-ci avait faite dans les milieux où évoluent ses personnages, mais alors que le reporter l'avait naturellement traitée en « historien » relevant de faits authentiques, Maurice Cloche l'a envisagée sous l'angle actuel. Son mérite est de ne pas vouloir profiter d'un sujet qui pouvait être émouvant pour faire du cinéma dramatique une « atmosphère » et d'atteindre, ainsi, à une certaine facilité qu'une fois de plus on ne saurait lui reprocher.



« *La Cage aux Filles* » n'est plus l'histoire d'une grande figure historique : ce n'est pas un exemple particulier, mais l'authentique tableau du drame qui se joue chaque jour autour de nous sans que nous en soupçonnions en même temps la gravité et l'horreur.

Pour réaliser son film avec toute la vérité désirable, Maurice Cloche a fait appel au concour des Pouvoirs Publics et notamment du Ministère de la Justice qui lui a procuré toutes les facilités, toutes les autorisations lui ayant permis au cours de plusieurs mois d'enquête à travers la France, de visiter des Maisons d'Education Surveillée, des Centres d'Observation, des Maisons d'Arrêt dont toutes les portes, librement se sont ouvertes devant lui.

Finalement, la prison St-Joseph de Lyon, la Petite Roquette de Paris, l'Institution Modèle de Brécourt ont été choisies comme premier décor de l'action.



Trouver le nom de Yves Mirande à titre de co-dialoguiste du film est certainement un sujet de surprise pour beaucoup. Yves Mirande en effet, c'est le Boulevard, le Vaudeville, le Palais Royal, un esprit primesautier mordant, un esprit beaucoup plus enclin à faire sourire qu'à traiter les questions sociales et si profondément humaines que celles qu'il aborde avec « *La Cage aux Filles* ».

Mais derrière la façade légère de l'auteur de si nombreux succès d'humour, Maurice Cloche a su découvrir la bonhomie, la profonde expérience de la vie, la gravité même qui caractérise l'homme dont les mots d'esprit cachent toujours infiniment d'humanité et beaucoup de coeur.

CLOCHE, DANJOU, MIRANDE forment une équipe à priori assez inattendue mais dont « l'efficacité » dans l'action, l'intérêt prodigieux du grand problème social qu'ils traitent ensemble, et l'amour du travail bien fait donneront certainement au cinéma français la possibilité de s'enrichir d'une oeuvre nouvelle qui fera beaucoup pour son prestige.

Et maintenant, le récit : . . . Un foyer sans affection, . . . une mère qui l'aime mal . . . un [*Lire la suite page* 42]



Ci-contre, à droite, de haut en bas, Rita (JACKY FLYNT), copine de Micheline qui, avec cette dernière, s'évadera du "Bon Secours" pour se laisser entraîner dans une bande de jeunes gangsters. — Micheline (DANIELE DELORME), dans une attitude bien maternelle. — Micheline et sa mère (LOUISE LAGRANGE). — Scène de famille, chez Micheline. — A droite, second plan, NOEL ROQUEVERT, le beau-père de l'enfant perdue. — En page de gauche, cette dernière, dans une maison d'éducation surveillée.



Le Promis de Josette

Dans le décor si pittoresque de la Bretagne, deux coeurs se sont promis l'un à l'autre. Le courageux Yann devra pourtant lutter contre les préjugés du monde avant de pouvoir épouser sa Josette.

Notre roman d'amour . . . par MAURICE D'ANYL

I

Sur la grève aux sables dorés, une jeune fille en maillot bleu à ceinture nattier abandonnait ses membres à la bienfaisante torpeur d'un bain de soleil.

Allongée sur la grève brûlante, son corps présentait les proportions d'une harmonieuse statuette.

Mince, élancé, il évoquait plutôt la fragilité d'un sexe délicat, qu'une impression de force. Mais, la belle indolente remua un orteil, crispa une main sur une poignée de sable, ouvrit un oeil, réprima un bâillement au creux de sa paume et s'étira avec la souplesse d'un jeune chat.

Elle secoua sa tête aux courts cheveux blonds et bouclés, puis constata à mi-voix :

— C'est stupide ! Je m'étais endormie ! Et pourtant, j'en ai assez d'être en des poses horizontales ! Vivement la verticale !

Sous la lumière. son clair visage se dessina bronzé, sa bouche, petite et bien ourlée, ses yeux magnifiques, d'un bleu profond, donnant à cette jeune physionomie une douceur prenante qui faisait dire aux promeneurs qui passaient :

— Voici une jolie jeune fille !

Josette Pommarieu, pour l'appeler par son nom, exécuta trois ou quatre mouvements gymniques afin de vaincre l'ankylose qui l'avait gagnée durant sa sieste au soleil et murmura :

— Comme il fait bon vivre !

Elle se détachait, telle une statue de bronze sur le ciel pur de Roscoff.

Le long de la côte, les vieilles maisons au caractère historique ou pittoresque donnent un aspect original à l'ancien port. Ces demeures de granit à lucarnes saillantes et à caves sur rue, datant de l'époque où Roscoff était peuplé d'armateurs cossus, enrichis par le grand négoce, la course ou la contrebande s'échelonnaient.

Josette, qui avait des réminiscences, commença à scander les vers fameux de Tristan Corbière, le poète roscovite :

Trou de flibustiers, vieux nids
A corsaires, dans la tourmente

....

Dors, vieille coque bien ancrée,
Les margots et les cormorans,
Les grands poètes d'ouragan
Viendront chanter à la marée.

— C'est bien là mon vieux Roscoff ! assura pour elle-même Mlle Pommarieu.

Puis, changeant le cours de ses idées avec toute la versatilité de sa jeunesse qui comptait à peine dix-huit printemps, la jeune fille constata :

— Il me semble enfin que je revis ! Je me sens devenir tel l'oiseau qui vole à l'air libre, ou tel le poisson qui nage entre deux eaux !

Toute à son allégresse, Josette glissait sur son maillot une jupe de piqué blanc et un joli sweater à fleurs multicolores.

— Je vais marcher un peu par la grève.

Mais au cours de sa promenade, elle se remémora son existence depuis le jour fatal où le fil de sa vie sembla se rompre pour elle.

Oui, elle avait frôlé la mort de près ! Elle avait failli n'être plus qu'un petit tas de chair en bouillie au coin d'une route. Elle avait déjà, physiquement et moralement beaucoup souffert. Aussi, ce jour-là, respirait-elle l'air à pleins poumons. Aussi, trouvait-elle si bon le soleil et si légère sa radieuse jeunesse !

— Je marche ! Je marche ! C'est merveilleux !

Josette Pommarieu, quelques mois auparavant, avait été victime d'un accident d'auto. On l'avait relevée avec des contusions, quelques blessures, qui, par la suite, s'avérèrent insignifiantes, mais Josette était atteinte d'une phlébite double qui la condamnait pour de longs mois à l'immobilité.

Josette appartenait à une riche famille parisienne qui passait ses vacances à Roscoff. Son père, qui conduisait l'auto le jour de l'accident, avait été fortement blessé. Seule, sa mère était sortie indemne de la tragique aventure.

Il fallut pourtant regagner la capitale où la situation de M. Pommarieu l'appelait.

Sa femme, qui était d'origine bretonne, n'avait pas hésité à confier à un ménage de pêcheurs dont elle connaissait le dévouement à son égard, le soin de veiller sur Josette confiée également à un établissement d'hydrothérapie marine sous la surveillance d'un docteur éclairé. Il ne pouvait hélas ! être question de ramener Josette à Paris dans l'état où elle se trouvait. D'autre part, Mme Pommarieu ne pouvait demeurer auprès d'elle obligée de se séparer, à son grand regret, de sa fille, parce qu'elle allait être obligée de voyager pour régler certaines affaires, l'accident survenu à son mari l'empêchant de s'en occuper par lui-même.

D'ailleurs, Mme Pommarieu voyant combien Josette était impressionnée par son immobilité forcée, jugeait qu'elle en souffrirait moins, n'étant pas une exception, en demeurant à Roscoff, où hélas ! le nombre des allongées, promenées sur les longues voitures, trouve là un centre ; le climat de Roscoff étant très bienfaisant à ces malades qui peuvent faire une cure revigorante sous le ciel de cette partie ville bretonne, douce et tempérée grâce au voisinage du Gulf-Stream.

Ce fut de la sorte que Josette, livrée aux soins de sa famille adoptive, passa plusieurs mois, se soigna, se guérit et connut une merveilleuse résurrection !

Depuis plusieurs jours, elle avait recouvré toute sa santé et s'étonnait, avec une touchante naïveté, d'avoir deux jambes, d'être debout et d'activer ses extrémités pour cette fonction si normale aux humains qu'ils n'y prêtent guère attention : la marche.

Josette, ce jour-là, s'amusait maintenant à escalader des rochers. Elle approchait du laboratoire zoologique et regardait, en face d'elle, l'île de Batz qui se dressait, telle une sirène ou quelque fabuleux dragon aux écailles d'or sur le satin de l'eau.

— Que c'est beau ! Qu'il fait bon ! Que vivre est doux, bien doux ! murmurait l'insouciante.

Tout à coup, Josette glissa et poussa un cri déchirant ! Elle tomba. Elle sentit le froid de l'eau la saisir. Elle suffoquait déjà...

Au large, une barque aux voiles ocrées avançait par bonne prise, comme un grand oiseau glissant au long du courant.

A bord, quelqu'un avait-il entendu l'appel de détresse de la jeune imprudente ?

SOIRS D'AUTOMNE

Voici que la tulipe et voilà que les roses,
Sous le geste massif des bronzes et des marbres,
Dans le Parc où l'Amour folâtre sous les arbres,
Chantent dans les longs soirs monotones et roses.

Dans les soirs a chanté la gaîté des parterres
Où danse un clair de lune en des poses obliques,
Et de grands souffles vont lourds, et mélancoliques,
Troubler le rêve blanc des oiseaux solitaires.

Voici que la tulipe et voilà que les roses
Et les lys cristallins, pourprés de crépuscule,
Rayonnent tristement au soleil qui recule,
Emportant la douleur des bêtes et des choses.

Et mon amour meurtri, comme une chair qui saigne,
Repose sa blessure et calme ses névroses.
Et voici que les lys, la tulipe et les roses
Pleurent les souvenirs où mon âme se baigne.

Emile Nelligan

(Anthologie des Poètes Canadiens)

II

Lorsque Josette eut la sensation que la vie battait encore dans sa poitrine, elle crut, tout d'abord, comme dans un cauchemar qu'elle était au fond de la mer, que les crabes la pinçaient ou qu'un poulpe monstrueux l'enserrait dans l'étreinte de ses hideuses tentacules !

Elle ouvrit enfin les yeux. Au lieu de la carapace de quelque monstre marin, elle vit que sa tête reposait contre la poitrine d'un homme. Les pinces qui la ligotaient étaient deux bras solides, musclés et hâlés. Quant à cette sensation de flottement qui la berçait, elle provenait du fait qu'elle était portée, soulevée contre ce torse puissant, grâce aux mains qui l'effleuraient comme une caresse au rythme d'une marche précautionneuse.

Elle se laissa emmener comme une captive par celui qui n'était pas un ravisseur mais son sauveteur.

L'homme avançait, chargé de son précieux fardeau.

Lorsque Josette consentit à soulever ses paupières, elle était étendue sur un lit de varech, à l'abri d'une anfractuosité de rocher et elle crut lire toute l'extase du monde dans le regard des prunelles de feu qui la regardaient avidement.

Ces yeux de velours lui communiquèrent une commotion magnétique.

Laconiquement le gars parla :

— Vous n'avez pas trop mal ?

— Je ne sais qu'une seule chose, c'est que je vous dois la vie ! Ma reconnaissance sera éternelle.

— Je n'ai fait que mon devoir. Vous étiez en péril !

— C'est la seconde fois que j'échappe à la mort...

La jeune fille résuma brièvement l'histoire de son accident d'automobile.

Et alors, en tombant cette fois-ci, vos jambes n'ont rien eu ?

— Je vais essayer de marcher, pour voir s'il n'y a rien de cassé !

L'homme lui prit délicatement le bras pour l'aider à se relever. Dès qu'elle fut debout la jeune fille eut un frais éclat de rire :

— Oh ! mais, cela va très bien ! Je marche ! Je vis !

— Ah ! tant mieux !

— Comment vous remercier ?

— Mais, le plaisir de vous voir en bon état suffit.

Alors, Mlle Pommarieu constata :

— Je dois être bien drôle ?

— Sans vous commander mademoiselle, il vaudrait mieux rentrer. Il importe de vous sécher rapidement et de changer de vêtements.

— Oui, il me semble. Je suis la fille adoptive de la famille Cornic ; j'habite chez eux. Voulez-vous m'accompagner pour leur apprendre avec ménagement ma dernière aventure ?

— Je ne demande pas mieux, mademoiselle !

L'homme avait la démarche balancée de ceux qui prennent souvent la mer et sont habitués au tangage et au roulis.

Il était grand, musclé, avait les cheveux noirs un peu en désordre, les yeux sombres, magnifiques, le visage très viril, découpé en profil de médaille ; sa chemise de toile s'ouvrait largement sur un torse bronzé, comme l'étaient ses bras et ses jambes nus.

— Je voudrais connaître le nom de mon sauveteur ?

— Je m'appelle Yann Tromeur.

— Et moi : Josette Pommarieu.

— Vous ne portez pas un nom de chez nous ? Celui des Cornic, par exemple ?

— Ils sont mes parents d'adoption. Et... quel âge avez-vous ?

— Je vais avoir vingt-deux ans.

— J'en ai dix-huit depuis une semaine.

— Vous n'avez pas froid, au moins, après votre baignade forcée ?

— Non, mon cher sauveteur ! Mais je voudrais bien savoir comment cela s'est passé ? J'ai senti que je faisais un affreux plongeon... je me suis noyée au fond de la mer...

— Je rentrais au port, après avoir été à la pêche. Dans mon canot je commençais à replier la voile lorsque j'ai entendu très nettement votre appel de détresse. Vous savez que la voix porte loin sur l'eau. Avec mon bateau, j'aurais été trop long à venir. Alors je me suis jeté dans le courant, j'ai nagé rapidement vers vous, j'ai pu vous attraper à temps, une seconde de plus et vous couliez... Je vous ai ramenée au rivage en nageant toujours, vous vous accrochiez à moi avec toute la force de l'instinct de conservation qui est en nous.

— Mais, je devais paralyser tous vos mouvements ?

— Certes ! Vous ne pouviez m'aider en nageant vous-même. Je traînais un poids mort. Mais il fallait bien vous sauver ou nous périssions tous les deux.

— Je suis bouleversée d'émotion. Non seulement vous tentiez de m'enlever à la mort, mais vous exposiez votre propre vie.

— Les Bretons ne laissent point périr leur prochain. On a l'habitude de lutter avec l'océan.

— Yann, je vis à Roscoff, voulez-vous être mon ami ?

— De tout mon coeur, Josette.

Une irrésistible sympathie naissait entre eux, qui dépassait dans l'esprit de Josette la gratitude qu'elle devait à son sauveteur.

Quant à Tromeur, depuis une heure, il vivait dans une espèce d'envoûtement extasié.

Sur la place de l'église, le logis d'Hervé Cornic, qui était patron de pêche et langoustier, apparaissait.

Sur le seuil, la mère Cornic écossait des petits pois en mettant souvent sa main en auvant sous sa coiffe, car elle « espérait » sa pupille qui semblait rentrer bien en retard.

De loin, Josette lui cria :

— Me voilà, chère Mémé !

— Tiens, à c'te heure, tu as fait connaissance du gars Tromeur ? Alors, mon fieu ! te v'là au pays présentement ?

— Oui dame ! Je te présente mon sauveteur, je lui dois la vie !

Alors, devant de fraîches bolées de cidre, les deux jeunes gens firent le récit du faux pas de Josette et comment elle avait été sauvée par Yann Tromeur.

III

Le lendemain du jour où elle avait été secourue par le jeune pêcheur, Josette pénétra comme chaque matin dans la cuisine des Cornic.

Elle s'assit sur le banc, devant la longue table de chêne ciré et regarda une fois encore le cadre qui lui était familier.

Le vaisselier aux faïences claires, le bahut aux cuivres rutilants, la huche à pain, l'horloge et, sous la hotte de la vaste cheminée campagnarde où séchaient les grappes d'oignons et les chapelets de saucisses fumées, la bourrée d'ajoncs pétillait.

Toute rieuse, ce matin-là, Josette réveilla la salle où ronronnait le chat en criant à Marion Cornic, penchée vers l'âtre :

— Mémé ! J'ai une faim de loup !

Après avoir embrassé sur les deux joues la face rebondie de sa nourrice, Josette, pâmée d'aise, déclara tout à coup sentencieusement.

— Dire qu'à cette heure-ci, je devrais être au fond de la mer !

— C'est vantie vrai ! ma Doué ! Tu servirais de chair à pâté aux crabes et aux pieuvres ! Ah ! ce n'est point un feignant que le gars Tromeur ! Y ne craint point son mal celui-là. C'est une hardie garçaille ! Et puis, c'est quéqu'un de ben « conéquent ». Ah ! oui dame, plus tard, ce sera un mossieu. Quéqu'un de bien, de mieux que mes propres fieux !

Le fils Cornic était inconnu de Josette. Il était embarqué comme mousse à bord d'un terre-neuvas. Une fille était apprentie à la ville. Josette connaissait seulement la dernière, une petite qui allait encore à l'école.

Elle ne savait donc pas de quoi étaient capables les enfants Cornic.

— Oh ! Mémé ! parlez-moi un peu de mon sauveteur ?

La Bretonne, qui préparait une « cotriade » pour le repas de midi après avoir ébouillanté un homard, revint au hachoir pour préparer persil, ail, oignons et fines herbes.

— Yann Tromeur est natif de Saint-Pol-de-Léon, non loin de Roscoff comme tu le sais. Fils d'un pêcheur, il n'a plus que sa mère. Mais dame, c'est un garçon au-dessus de sa condition. Il est très intelligent, un travailleur acharné. Une garçaille qu'est bien sérieux, là, oui dame, Môssieu le Recteur, autrefois, ayant bien jugé de ses capacités, lui a fait avoir une bourse dans un collège.

— C'est donc cela qu'il a de si bonnes manières ?

— Pour sûr qu'il est bien éduqué. Alors, pour lorsse, il a travaillé un bon coup. Il a zeu des examens. Sûr et certain qu'il sera marin plus tard. Pas sur un canot comme le patron Cornic, mais sur un grand bateau, il aura même peut-être de l'or sur sa manche !

— Ou de la laine, comme quartier-maître ?

— Peut-être ben. Mais j'le répétions, sûr et certain que ce sera un Môssieu.

— Serait-il le plus humble pêcheur, je sais que je lui dois la vie.

— Pour sûr, ma mignonne à moi. Et, avec ça, il est bien gentil, Yann, point fier et ben aimable.

— Tu sais, Mâmé que nous allons devenir une paire d'amis. Il veut bien venir avec moi afin de partager quelques distractions.

. . . .

Josette avait dit vrai, Yann et elle se livrèrent d'amitié. Celle-ci qui recevait de larges mensualités envoyées par ses parents, afin de payer sa pension et ses soins, voulut offrir une somme d'argent

à son sauveur pour la belle action qu'il avait accomplie. Tromeur refusa net et faillit même se fâcher ! Alors, Josette avait dit :

— Je n'ai que mon amitié et ma reconnaissance à vous offrir.

— J'en serai comblé ! avait répondu le jeune homme.

Alors, ce fut une heureuse époque de vacances. Yann et Josette se promenaient ensemble ; il l'emmenait à la pêche en bateau, à la recherche des coquillages dans les rochers. Ils se baignaient, nageant de compagnie. Ils allaient du côté de la chapelle Sainte-Barbe relever les casiers à homards ; ils visitent ensemble le laboratoire zoologique de Roscoff où Josette admira pour la première fois les richesses de ce superbe musée océanographique. Ils excursionnèrent aux environs.

Enfin et surtout, Yann et Josette allaient à la découverte l'un de l'autre. Ils s'entendaient merveilleusement et s'appréciaient mutuellement.

Si bien, qu'un jour, Tromeur proposa :

— Josette, demain, s'il fait beau, je vous embarquerai pour l'île de Batz ?

— Oh quelle joie ! J'accepte bien sûr...

IV

PAR ce matin ensoleillé où les premières heures avaient encore de la fraîcheur, Josette s'installa dans le voilier où Yann dirigeait la manoeuvre.

L'air avait une grande pureté. La mer semblait nacrée, calme ; au loin l'île de Batz s'apercevait dominée par son phare à éclipses, s'élevant à 68 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Josette était heureuse, elle regardait l'île située au nord de Roscoff qu'elle abrite des vagues du large. Elle écoutait Yann lui disant que les habitants étaient presque tous marins et que c'était à l'île de Batz que naquit Trémintin, le pilote qui, en 1887, avec le lieutenant Bisson préféra faire sauter son navire plutôt que de se rendre.

— Comme vous êtes savant, Yann, beaucoup plus moi !

— J'ai appris cela au collège.

Une fois débarqués au lieu de leur promenade, Yann et Josette flânèrent dans l'île et les heures passèrent trop brèves au gré des deux amis.

Cependant, Yann, plus taciturne que jamais, observait Josette.

— Vous semblez bien silencieux, aujourd'hui, ami Yann ?

— Je voudrais vous dire quelque chose et je ne sais trop comment m'exprimer.

Face au phare, ils étaient assis côte à côte au pied du vieux calvaire de Batz. Le jeune homme paraissait gauche et Josette s'intimidait.

Pourtant, Yann se décida :

— Vous savez que je suis un honnête garçon, travailleur ; plus tard, je serai gradué dans la marine ; j'aurai une solde, un traitement je pourrai m'établir. Je crois qu'une femme serait heureuse avec moi. Elle ne serait pas obligée de travailler, au contraire ; elle aurait une vie aisée... Josette que j'aime depuis le jour où je vous ai ramenée de l'eau comme une petite fée de la mer, voulez-vous être ma compagne ?

La jeune fille, émerveillée, écoutait ces paroles qui la comblaient d'une joie imprévue.

Jamais elle n'aurait osé elle-même demander pareille chose au jeune homme et pourtant, de tout son coeur, elle désirait devenir la femme de Yann.

— Voulez-vous, chère Josette, être ma « promise » ?

Elle savait ce que cette expression bretonne signifiait : être la fiancée...

— Yann, mon cher promis !

Et, très chastement, ils s'embrassèrent. Les doigts enlacés ils se promenèrent encore dans l'île.

— Je vais aller faire ma demande en règle à vos parents adoptifs.

— Et moi, je préviendrai ma famille de Paris.

Mais, toute la joie de Yann était tombée...

— Les Cornic ne sont donc pas vos seuls parents ?

Alors, Josette parla de sa vie dans la capitale, dans quel milieu elle vivait avant son fâcheux accident d'automobile.

— J'apprends cela trop tard. Je croyais que vous étiez orpheline et que les Cornic vous avaient adoptée. Or, vous êtes une jeune fille riche appartenant à un milieu social auquel je ne peux prétendre, moi fils de pêcheur.

— Vous m'avez sauvé la vie. J'avais si grande crainte d'être épousée pour ma dot que votre amour m'est le plus précieux des gages. Ne gâtez pas ma joie par de stupides idées. La principale et la seule réalité est que je vous aime.

. . . .

Au retour, Yann Tromeur s'ouvrit de ses projets d'avenir aux parents adoptifs de Josette.

Ceux-ci furent bien touchés, mais expliquèrent au pauvre garçon qu'ils n'avaient aucun droit pour répondre à une telle demande.

Josette, qui avait manifesté à sa Mémé toute la joie que lui apportait cette idée d'union avec Yann, déclarait au contraire que puisqu'elle aimait le jeune homme cela suffisait pour décider ses propres parents au cas où ils auraient des objections à soulever.

— Nenni ! ma petiote. Dans ton milieu, les filles n'épousent point les fils de pêcheurs et je suis ben sûre que ta mère désire et souhaite une autre union pour toi. Assurément que Yann sera un Môssieu, mais ce n'est point un parti pour toi. Je ne crois pas !

Ce projet d'union qui devait être une source de joie ne causait plus qu'une peine infinie aux deux jeunes gens.

Mais Josette, qui était tout élan, tout enthousiasme, ne l'entendait pas ainsi. Têtue comme une Bretonne dont elle avait du sang dans les veines, fidèle à son amour, elle eut un entretien avec Yann, au cours duquel elle lui déclara que, quoi qu'il advienne, elle n'aurait point d'autre mari que lui.

— J'ai confiance, nous serons des « promis ». Voulez-vous m'attendre un an ? A cette époque, je serai peut-être plus digne par ma situation, pour oser me permettre de me présenter à vos parents. Vous êtes jeune et, dans un an, si vous êtes toujours libre, car vous en aimerez sans doute un autre en rentrant à Paris, eh bien ! nous verrons...

Josette déclara que Yann demeurait son bien-aimé, son promis, et ce fut sur ce serment qu'ils se séparèrent. Yann devant retourner à la ville poursuivre ses études.

Quelques jours plus tard, Mme Pommarieu venait à Roscoff pour chercher sa fille.

Ce furent de tendres épanchements et des effusions de gratitude, Mme Pommarieu remerciant la famille Cornic de tout ce qu'elle avait fait à Josette. Celle-ci, ravie de voir sa mère, lui conta quelle reconnaissance elle devait à un certain Yann Tromeur, son sauveteur, et celle-ci écrivit une lettre de gratitude au jeune homme.

Ayant fait de touchants adieux à ses parents adoptifs, Josette quitta Roscoff.

V

Après un excellent voyage, Josette était était un peu surprise en se réveillant ce matin-là.

Tout d'abord, elle constata qu'elle était heureuse de reprendre possession de sa jolie chambre de jeune fille. La veille encore, elle s'éveillait dans la mansarde rustique mise à sa disposition par sa bonne Marion Cornic. De l'étroite croisée, comme d'un hublot de navire, elle voyait la mer bretonne, le port roscovite et les pêcheurs qui s'en allaient vers la cale d'un pas balancé.

D'un saut, s'étant levée, Josette ouvrit la fenêtre et ce fut l'avenue de l'Etoile qui s'offrit à ses yeux, déployant la verdure de ses arbres, apportant les allées et venues des somptueuses limousines et, se détachant sur un écran de clarté blonde, la silhouette grise de l'Arc-de-Triomphe. Paris était beau et Josette retrouva son confort agréable.

Mais, dans la chambre où elle était seule à cette heure matinale, la jeune fille ne cherchait qu'un visage. Elle pensait à cette figure bronzée, où brillaient comme des diamants noirs, des yeux d'un feu caressant. Elle sentait sur ses membres fragiles les poignes solides qui l'avaient sortie hors de l'étreinte tragique de l'océan et Josette murmurait doucement :

— Yann ! Yann !

Quand reverrait-elle son promis : celui qu'elle aimait pour toujours, elle en était sûre plus que jamais, maintenant qu'il semblait lui échapper.

Et, ce premier matin de retour chez elle, qui eût dû être une vraie fête pour elle, s'entourait de poignantes mélancolies. Josette, longuement, en passant une robe de soie, pleura, le coeur gonflé de tristesse.

Pourtant elle se morigéna. Au reste, de multiples obligations mondaines la sollicitaient. Elle était contente aussi de revoir ses parents et de chercher à distraire son père que le fâcheux accident d'automobile laissait bien touché. Des troubles du cerveau se manifestaient et les docteurs consultés n'avaient pas caché à Mme Pommarieu que l'état de son mari était grave.

Josette, avec intuition, se rendait compte qu'elle ne pouvait tout de suite imposer comme fiancé ce Yann Tromeur, fils de pêcheur. D'ailleurs, seuls, ses parents avaient autorité pour refuser ou accepter une demande en mariage puisque Josette n'était pas majeure et qu'elle était une fille obéissante.

Les Pommarieu, en souvenir du pays breton auquel ils étaient fidèlement attachés, étaient abonnés à un quotidien du Finistère qui leur apportait les nouvelles du pays. Josette eut ainsi la joie d'apprendre que son cher « promis » avait obtenu une médaille de sauvetage, pour avoir arraché à la mort une jeune fille dont on taisait le nom, mais qui était clair pour la famille Pommarieu.

Josette eut de plus la secrète allégresse d'entendre sa mère lui dire :

— Maintenant que tu es de retour depuis quelque temps, je te donne l'autorisation d'écrire à ton sauveteur, afin de lui apporter de tes nouvelles, de le remercier encore et de le féliciter de la récompense grandement méritée qui lui est officiellement accordée aujourd'hui.

Quelques jours s'écoulèrent n'apportant aucune réponse. Josette connaissant la délicatesse de Yann et son amour-propre forcément assez ombrageux car il mesurait — en se l'exagérant, jugeait la jeune fille — le fossé qui les séparait, celui-ci consentirait-il à écrire ?

Enfin, une quinzaine plus tard, une lettre arriva signée de Yann. Loyalement, Josette la communiqua à sa mère. Celle-ci, du reste, manifesta son étonnement :

— Mais il écrit très bien, ton sauveteur !

— Il a été au collège, Maman. Il est très savant.

Mme Pommarieu s'imaginait que ce garçon n'avait aucune instruction. Josette se réjouit, comme d'un atout dans son jeu, de l'impression favorable que faisait à sa mère la lettre sobre, digne, mesurée que le jeune homme lui adressait. Il parlait de ses travaux et s'exprimait avec une aisance qui témoignait d'une excellente éducation.

— Me permettras-tu, chère Maman, de correspondre de temps à autre avec mon ami Yann ?

— Certes, mon chéri : mais il faut espacer un peu, car des relations trop assidues avec quelqu'un qui n'est pas de notre monde, ne sont pas souhaitables.

— Yann m'a sauvé la vie et nous correspondons avec nos braves Cornic ?

Mais, Mme Pommarieu dit en riant un argument qu'elle supposait péremptoire et que Josette jugea cruel.

— Dans le Dauphiné, il y a des Saint-Bernard qui sauvent les voyageurs égarés dans la neige. Et ce sont des chiens auxquels on n'écrit pas ! Pourtant, je te laisse la permission d'envoyer de temps en temps une carte à ton sauveur...

VI

Deux mois plus tard, un grand malheur s'abattait au foyer uni où s'épanouissait Josette. M. Pommarieu, fortement atteint, ainsi que nous l'avons dit, par l'accident d'automobile dont il avait été victime, mourait brusquement d'un transport au cerveau.

Plus amèrement que jamais, Josette regrettait la présence de Yann et sa solide épaule où elle eût pu s'appuyer pour pleurer.

Après les premiers moments d'abattement bien légitimes, Mme Pommarieu, qui avait de l'esprit de décision et le goût des réalisations, envisagea l'avenir.

Certes, la situation pécuniaire demeurait inchangée pour les deux femmes. Le capital important restait intact et la dot de Josette fort rondelette. Mais le chef de famille disparu ne pouvait plus faire prospérer son industrie, Mme Pommarieu

[Lire la suite page 27]



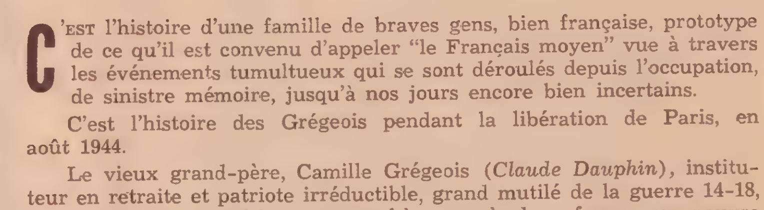
"LE BAL DES POMPIERS"

Une brave famille

avec

Claude DAUPHIN et Paulette DUBOST





C'EST l'histoire d'une famille de braves gens, bien française, prototype de ce qu'il est convenu d'appeler "le Français moyen" vue à travers les événements tumultueux qui se sont déroulés depuis l'occupation, de sinistre mémoire, jusqu'à nos jours encore bien incertains.

C'est l'histoire des Grégeois pendant la libération de Paris, en août 1944.

Le vieux grand-père, Camille Grégeois (*Claude Dauphin*), instituteur en retraite et patriote irréductible, grand mutilé de la guerre 14-18, après avoir tout donné à son pays achève auprès de sa femme une pauvre existence, attelé à d'obscures tâches sans profit.

Son fils, Henri (*Claude Dauphin*), est prisonnier en Allemagne et son petit-fils combat dans les rangs de l'Armée Leclerc.

Le neveu, Olivier Grégeois (*Claude Dauphin*), auteur dramatique et personnage très en vue, tire profit des circonstances, entouré de parasites et de trafiquants, tel ce Tonnoir (*Robert Arnoux*), profiteur du marché noir, qui après avoir fait fortune avec les Allemands, vendra profitablement des petits drapeaux Alliés au moment de la Libération.

Le grand-père meurt subitement, après avoir eu la joie suprême d'embrasser son petit-fils, Michel (*Dominique Nohain*), l'un des Libérateurs de Paris.

Mais ce même Michel, tombera glorieusement au Champ d'Honneur devant Strasbourg et la Famille Grégeois se reconstituera autour d'Henri, retour de captivité et de Germaine (*Paulette Dubost*), une cousine réfugiée auprès des Grégeois. [*Lire la suite page 36*]



Ci-contre, de haut en bas, Tonnoir (ROBERT ARNOUX), profiteur du marché noir, se fait gouailler par Henri Grégeois (CLAUDE DAUPHIN, à droite). — Henri Grégeois et sa mère. — Un petit discours de circonstance par Badin (PIERRE LOUIS) ami de Michel Grégeois. — Ci-dessous, une scène amusante où l'honnêteté se moque finalement des chevaliers d'industrie, avec CLAUDE DAUPHIN, à droite.





Chose curieuse, les femmes semblent mieux deviner leur avenir. Ainsi, JOAN CRAWFORD se prépara au cinéma par une carrière de danseuse dans un club de nuit. Plusieurs autres, du reste, parvinrent à la gloire de la même façon.



SUZANNE DALBERT, que l'on voit souvent dans des films d'aventures, n'était qu'une enfant lorsqu'elle cherchait à personnifier les rôles de héros des contes qu'on lui lisait pour l'endormir ou calmer sa dissipation à la maison.

COMMENT ILS SE SONT PRIS

Tous les chemins conduisent aux studios

Par MARC LEBLANC

ILS sont nombreux et, comme tous ceux qui mènent à une éclatante réussite, ils sont raides, étroits, rocailleux et, pour employer un bon vieux cliché qui a fait ses preuves, semés d'embûches. Il est facile de se figurer les jalousies, les rivalités, les duperies qui attendent les candidats tout le long de la route, et l'on comprend pourquoi plusieurs ont mis un si long temps à parvenir tandis que d'autres ont rebroussé chemin.

Chose curieuse, pour ne pas dire surprenante, ce sont les femmes qui semblent montrer le plus de persévérance. Faudrait-il en conclure qu'elles ont plus de suite dans les idées ? Ce qui est certain, c'est que leur préparation remonte très loin, parfois même à leur petite enfance. La plupart d'entre elles ont à peine quitté les bancs de l'école qu'elles choisissent un métier qui se rapproche de la carrière qu'elles ambitionnent.

Ainsi Susan Hayward servit de modèle pour des photos destinées à des couvertures de magazines et fit de la publicité relative à la présentation de films nouveaux. Tanis Chandler fut mannequin à New-York et, dès son arrivée à Hollywood, doublure dans des films joués en français. Danielle Darrieux rêvait de consacrer sa vie à la musique et, dès l'âge de quatre ans, ce goût était si prononcé qu'elle exécutait au piano les mélodies de Gabriel Fauré. Quelques années plus tard, elle commença l'étude du violoncelle dont elle joue encore aujourd'hui avec beaucoup de virtuosité. La charmante Cécile Aubry fut d'abord danseuse de ballet et Junie Astor, petit rat à l'Opéra de Paris. Joan Crawford a été danseuse dans un club de nuit, Barbara Stanwyck chanteuse de music-hall, Doris Day soliste avec une fanfare et chanteuse de café-concert. Mais celle qui semble s'être préparée le plus tôt dans la vie à une carrière d'artiste, nous donnant ainsi un louable exemple de persévérance, c'est Suzanne Dalbert, dont notre correspondante, Mme Louise Gilbert-Sauvage, nous a narré les débuts. Lorsque Suzanne Dalbert était toute petite et que sa mère, à l'heure du coucher, lui lisait une histoire destinée à bercer ses rêves, l'enfant réclamait, quand elle avait été sage, la faveur d'interpréter devant elle le rôle du personnage qui lui avait plu davantage dans le récit.

Pour ce qui est de Viviane Romance et de Renée Saint-Cyr, elles sont parvenues au cinéma par des chemins détournés. Viviane Romance exerça les métiers de peintre sur matière plastique et d'habilleuse pour mannequins dans une maison de couture. C'est alors qu'il lui vient à l'idée de prendre des leçons de danse. Pour gagner davantage, elle fait de la figuration au cinéma et c'est alors que la chance lui sourit. Renée Saint-Cyr a eu un début de vie mouvementé. A huit ans, elle avait déjà fait le tour du monde à bord de la *Joséphine*, le bateau de l'oncle qui l'éleva. C'était dur après cela de se mettre sagement aux études. Très jeune, elle épousa un joaillier. Puis, comme les affaires n'étaient pas prospères, elle ouvrit à Nice un magasin de lingerie. C'est alors que lui vint l'idée du théâtre, une idée qu'elle n'a jamais eu lieu de regretter.

Pour plaire à sa famille, Bing Crosby commença des études de droit et fut clerc d'avocat. Son patron lui rendit le service de le congédier et comme il avait toujours eu du goût pour la musique il s'engagea, faute de mieux, dans l'orchestre de Paul Whiteman. C'était le premier pas vers Hollywood et le commencement d'une popularité qui n'a cessé de grandir.





SUSAN HAYWARD (ci-dessus) fut modèle pour des couvertures de magazines et fit de la publicité relative aux films nouveaux, ce qui était une manière de se rapprocher de Hollywood. — Ci-dessus, à droite, RENEE SAINT-CYR qui, elle, se lança dans le commerce, vint finalement au théâtre, puis au cinéma qu'elle n'a jamais quitté depuis lors.



Fred MacMurray faisait, lui aussi partie d'une fanfare, quand sa taille imposante le fit remarquer d'un cinéaste américain qui lui ouvrit la porte des studios.

Parmi les vedettes parvenues au succès après avoir exercé les métiers les plus disparates, il convient de citer John Wayne et Joseph Cotten. Le premier s'était préparé pour l'Ecole navale d'Annapolis, mais la malchance voulut que la liste des admissibles s'arrêtât juste avant son nom. Pour oublier sa déception, il s'engagea à bord d'un navire faisant route vers Honolulu. Revenu de son escapade, il exerça les métiers les plus divers, s'embauchant pour la cueillette des abricots, conduisant des camions, vendant de la glace ou travaillant pour une compagnie de téléphone. En qualité de champion scolaire de football, il obtint une bourse de l'Université de Californie et, pendant les vacances, s'engagea dans les studios comme accessoiriste. Un jour qu'il transportait sur son dos un sofa, il renversa le metteur en scène. Comme celui-ci était à la recherche d'un gars solide pour jouer dans *The Big Trail*, au lieu de congédier le maladroit, il l'engagea. Quant à Joseph Cotten, il est d'abord joueur de football professionnel. Il travaille ensuite chez un marchand de peinture. Il devait avoir bientôt une idée de génie : fabriquer de la salade de pommes de terre, la mettre dans de petites boîtes en carton et la vendre à des restaurants bon marché. Il employa ses bénéfices commerciaux à organiser une petite troupe théâtrale et épousa une actrice, Leonore Kipt qui l'encouragea à aller à New-York. Cette fois la chance lui sourit, et il est engagé comme régisseur. Puis, un beau soir, ce fut la vraie chance. Melvyn Douglas, qui était la vedette du spectacle, tomba malade et comme le régisseur connaissait assez bien son rôle, il le remplaça au pied levé. Un peu plus tard, il faisait la connaissance d'Orson Welles et cette rencontre devait avoir une influence décisive sur la vie de comédien de Joseph Cotten.



Photo du centre, à droite, FRED MacMURRAY qui faisait partie d'une fanfare, lorsque sa taille imposante le fit remarquer d'un magnat du cinéma. Comme il n'était pas laid garçon et qu'il avait de hautes et belles ambitions, il sourit en retour au cinéma et il n'eut pas à le regretter. — Ci-contre, à droite, la fascinante VIVIANE ROMANCE qui, pour sa part, exerça divers métiers dont le dernier fut celui de figurante dans les studios. Il était dit que la chance finirait par lui sourire.



DANS SON APPARTEMENT FLOTTANT...

Une heure avec

LÀ où à la sortie de Paris le rivage de la Seine devient riant et coquet, se trouve la péniche dont Jean Marais a fait sa résidence et son habitation. Transformée en élégante demeure, elle n'est pas un caprice de vedette :

— Lorsque je suis revenu à Paris après la guerre, nous dit l'artiste, les appartements, lorsque par miracle on en trouvait, étaient hors de prix. Au lieu de me plier à des exigences démesurées pour un logement qui ne répondrait même pas à ce dont j'avais besoin, j'ai décidé de m'installer dans une péniche, et, vous le voyez, je n'y suis pas trop mal !

En effet, ce n'est pas mal du tout. C'est même très coquet, très commode, très tranquille. Il n'y a pas de concierge et cela signifie quelque chose en ce Paris où la concierge est la reine de l'immeuble ! Il n'y a pas de vis-à-vis, si ce n'est le pêcheur assis dans sa barque et qui n'a d'yeux que pour sa ligne. L'eau est délicieuse, et alors que l'on étouffe ailleurs, il y a toujours un peu de fraîcheur au bord de l'eau. De grandes et larges fenêtres permettent d'embrasser le courant régulier de la Seine. Et de sa table de travail, à la proue de la péniche, Jean Marais peut regarder le fleuve comme un capitaine à son poste de commandement.

Ci-contre, à gauche, à Neuilly, durant la belle saison, au bord de la berge, ces marches conduisent à l'appartement flottant de Jean Marais. La première impression est assez simple, mais l'intérieur est rempli de charme et d'originalité. — Ci-dessous, comme toutes les vedettes, JEAN MARAIS est assailli de lettres innombrables auxquelles il faut répondre, et quelquefois, l'inspiration se fait attendre.

Jean Marais

Nous prenons place dans le salon, la plus grande pièce de cet appartement flottant. Le contact s'établit vite et Jean Marais, vedette de tant de grands films dont s'enorgueillit la production française, nous raconte ses débuts.

— Comme lycéen à Cherbourg déjà, j'étais décidé à faire ma carrière au théâtre. J'y suis arrivé, mais non sans peine ! On m'a refusé au Conservatoire et il m'a fallu prendre un autre chemin. En 1936, j'ai réussi à travailler comme figurant dans un studio parisien, et après quelque temps on m'a permis de tourner des bouts d'essai. Le résultat m'a fortement déçu. Je me trouvais très laid et je compris que faire du cinéma n'est pas si facile qu'on le croit... C'est un métier qui demande beaucoup d'efforts, un métier qu'il faut apprendre. J'eus la chance de pouvoir le faire : pendant trois ans, en effet, j'ai travaillé aux côtés de cet incomparable maître que fut Charles Dullin. C'est l'Exposition de 1937 qui m'a donné la première occasion de jouer un rôle : c'était dans une pièce de Cocteau, "Les Chevaliers de la Table Ronde". Plus tard, j'ai joué dans "Les parents terribles". Ce fut mon premier succès... Peu de temps après la guerre éclatait...

— Je pris l'uniforme comme tout le monde. La débâcle survint et j'étais de retour à Paris en 1941. J'eus le sentiment très net que pendant mon absence Paris m'avait bien oublié ! Alors, j'ai monté "Britannicus" et peu de temps après j'eus mon premier contrat de cinéma.

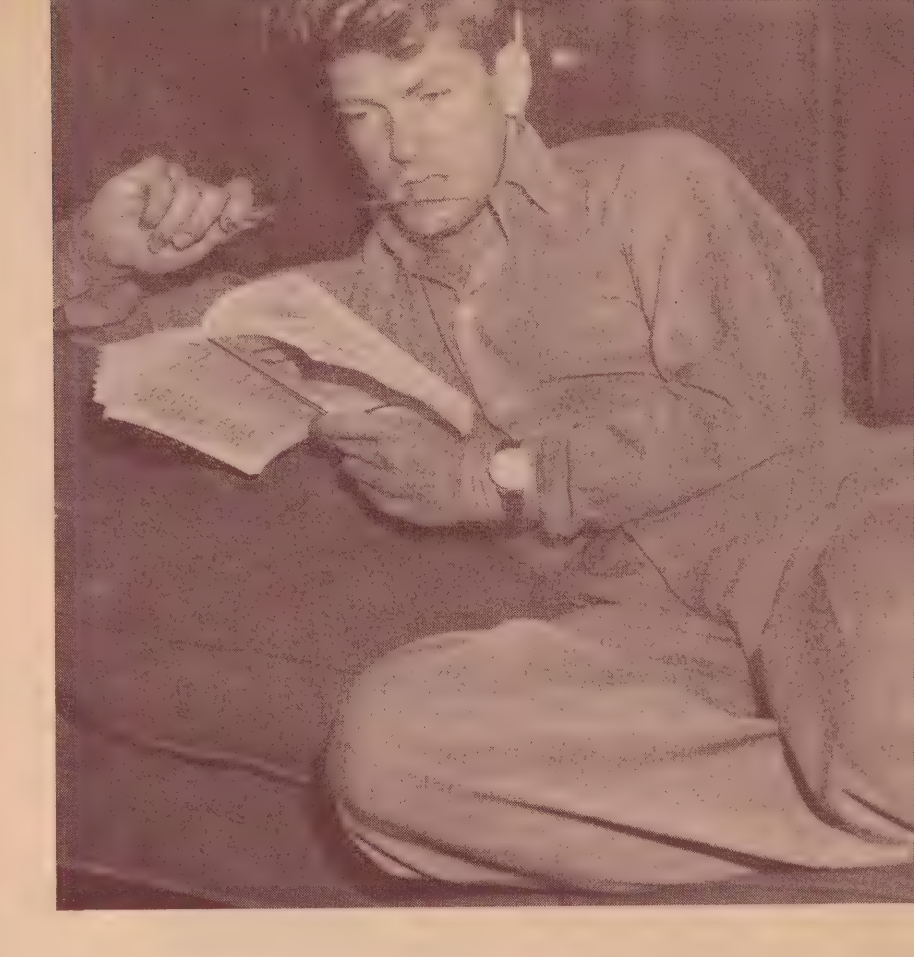
Ici nous interrompons l'artiste pour lui poser une question :

— Croyez-vous que les jeunes gens et les jeunes filles qui rêvent de faire du cinéma puissent y arriver ?

— S'ils ont du talent, oui, mais je crois, et j'en suis même convaincu, que la base du cinéma est le théâtre. Autre chose encore : il faut savoir parfois dire non, même lorsqu'on a toute la peine du monde à trouver un engagement ! Ainsi, j'avais à mes débuts signé un contrat. Lorsqu'on me donna le scénario à lire, je fus atterré du rôle qu'on voulait me faire jouer. Je courus chez le producteur pour lui demander de me dégager, mais celui-ci, s'en tenant à ma signature, me menaça de me rendre responsable de tous les dommages qu'il pourrait subir du fait de mon dédit. Eh bien, je lui écrivis qu'il pourrait faire ce qu'il voudrait, mais qu'il n'arriverait jamais à me faire jouer ce rôle. Je n'étais pas riche, loin de là. J'ai dû payer, mais j'ai préféré ne pas jouer du tout que d'interpréter un rôle qui ne répondait ni à l'idée que je me faisais du film, ni à mes aspirations...

[*Lire la suite page* 35]

Ci-contre, à droite, là où il est vu que l'appartement flottant de Jean Marais ne figure pas sur le cadastre de la ville de Neuilly-sur-Seine, mais qu'il est cependant relié au monde extérieur par le téléphone. Si vous désirez avoir le numéro, il vous faudra être très débrouillard ou débrouillarde comme bien on pense ! *Photos et texte Canada Wide.*



Ci-dessus, avant toute chose, il importe pour l'artiste de se familiariser autant que possible avec le caractère du personnage qu'il devra incarner. Lorsque le photographe le surprit dans cette attitude, le sympathique artiste était à lire attentivement "Nez de Cuir" dont doit être tiré un de ses prochains films. Après avoir bien assimilé le roman, il faudra ensuite se graver les répliques du scénario proprement dit.







DANS LES COULISSES ET SUR LES BOULEVARDS

HOLLYWOOD VU DE PRÈS

Par ELGE HESSE

(Exclusif au "FILM")



NATURE...

Il n'y a rien comme la Nature pour bien accommoder gens et choses. Natalie Wood, maintenant âgée de onze ans, vient d'en faire l'expérience. Sur le point de filmer dans "The Jackpot" de 20th Century Fox, avec Jimmy Stewart, elle eut le malheur de perdre une dent d'en avant. Tout de suite elle s'inquiéta de la faire remplacer, lorsque son directeur, Walter Lang trouva que le trou laissé par la quenotte absente n'était pas déplaisant à voir du tout. Il fut donc décidé que Natalie apparaîtrait devant le public avec une absence dans sa denture. Ce sont d'ailleurs des choses qui arrivent couramment à son âge.

AIMEZ-VOUS VOIR DES FILMS ?

Si oui, vous n'êtes pas seul, car Gloria de Haven, pour sa part, avoue qu'elle va voir environ quatre cents vues animées par année. Il lui arrive souvent, à ce compte, d'aller en voir deux dans une même soirée. "J'y vais "for the fun of it", déclare-t-elle ; pour moi, c'est une étude, et une leçon que j'y puise. J'apprends plus de cette manière que de toute autre façon. Même lorsque j'ai travaillé pendant tout le jour au studio dans un film, il m'arrive d'aller ensuite voir une production dont je crois pouvoir retirer quelque profit au point de vue métier. "C'est ce qu'elle appelle s'amuser en étudiant."

PAS DE FARCES

Parce que Betty Grable doit se rendre au studio pour sept heures du matin, lorsqu'elle tourne un film, elle a l'habitude de faire son marché par téléphone, tout le temps que dure ce genre de travail. Or, l'autre midi, elle appela le marché comme d'habitude et, comme d'habitude aussi, demanda à la fin de la liste : "Got it" ? et elle ajouta, "Envoyez le tout à ma résidence, je suis Betty Grable." Mais à l'autre bout du fil vint la prompte réplique : Grable ? — Je suis Clark Gable myself... Dites donc, madame, je suis un homme très occupé, et je n'ai aucun temps pour des farces de ce genre. Et il raccrocha l'appareil. [*Lire la suite page* 35]

Ci-dessus, de gauche à droite : BETTY GRABLE, qui a remporté un grand succès dans la comédie : MOTHER WORE TIGHTS ; la petite NATALIE WOOD, en vedette dans JACKPOT ; JAMES MASON, fameux acteur anglais, et MARTA TOREN, une nouvelle artiste suédoise. — Ci-contre, à gauche, GREGORY PECK et CLAUDE JARMAN, qui ont interprété ensemble THE YEARLING et mérité pour ce film le trophée Oscar, il y a deux ans.



POUR PETITS ET GRANDS, ET EN COULEURS !

CADET ROUSSELLE EST BON ENFANT!



Il n'a jamais existé comme personnage de la vie réelle, mais il n'en est pas moins vivant dans l'esprit de millions d'êtres humains. Tous le connaissent, mais il est surtout populaire dans l'imagination des enfants. Les uns le voient comme ceci, les autres comme cela, mais il n'est étranger à personne parce qu'un jour tous ont été enfants...

Oh ! mais Cadet Rousselle n'est pas né d'hier !

Et s'il s'est transformé au cours des âges, il n'en compte pas moins plusieurs siècles d'existence : un jour il est venu de France au Canada, mais il a continué, par un phénomène de multiplication propre aux héros de la légende populaire, à vivre et à se développer tant en France qu'au Canada sous dix, sous vingt, sous trente formes différentes. Il était aux côtés de Robespierre, aux séances de la Convention, en compagnie des royalistes provençaux lors de la Terreur Blanche ; personnage de chanson au XVIIIe siècle, il ne tarde pas à paraître sur les scènes parisiennes du temps de l'Empire et fut en quelque sorte, en France, le Fridolin de cette époque.

Après une si fructueuse carrière (qui n'était d'ailleurs que la suite d'une autre, puisque le thème de Cadet Rousselle découle directement de celui de Jean de Nivelle, encore beaucoup plus ancien), il était bien normal que notre héros... fasse du cinéma ! C'est ce qu'ont pensé les réalisateurs de l'Office national du film en le transportant tout d'une pièce de la scène du XVIIIe siècle à l'écran, c'est-à-dire, de l'époque de sa plus grande célébrité à nos jours. Et la transition ne semble pas l'avoir trop affecté, puisque malgré les méthodes les plus modernes d'animation dont on a fait usage pour lui rendre la vie dans nos salles obscures, il nous apparaît plus jeune et plus vivant que jamais, dans tout l'éclat des couleurs vives qui lui conviennent si bien...

Profitons-en donc pour jeter un regard en arrière :

En 1792, un groupe de volontaires français sont cantonnés dans le Brabant. Ils chantent pour la première fois sur un air de contredanse quelque peu antérieur, un héros que l'on vient de créer, sorte de nais dont l'existence se joue en marge du chiffre *trois,* et que l'on nomme Cadet Rousselle.

[*Lire la suite page* 36]



Photos de droite, de haut en bas, "Cadet Rousselle a trois chiens. L'un court aux lièvres l'autre aux lapins, le troisième fuit quand on l'appelle, comme le chien de Jean de Nivelle. — Les personnages du film (comme celui-ci) sont en métal à membres mobiles. — Une attitude militaire habilement évoquée. — Ci-dessous, Cadet Rousselle, qui fut si fameux comme personnage de la comédie du XVIIIe siècle revit sur l'écran pour ces enfants canadiens, grâce à une très originale réalisation de l'Office national du film. ***Photos O.N.F.***







ÉLÉGANTS DEUX-PIÈCES

No 3286 — Jumper et blouse pour adolescentes ou jeunes filles. Grandeurs 11 à 18. Métrage requis pour taille 18 : Blouses : 2¼ v. en 35″, 2⅛ v. en 39″, 1⅞ v. en 44″, 1⅜ v. en 54″. Jumper : 4 v. en 35″, 3⅞ v. en 39″, 3⅝ v. en 44″. Prix 25¢

No 3300 — Blouse et jaquette pour jeunes filles. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 12 : 1½ v. en 35″, rayures en longueur, 1 v. en 54″, rayures en largeur. Jaquette : 2 v. en 35″, 1⅝ v. en 54″. Prix 25¢

No 3264 — Jupe pour jeunes filles. Grandeurs 24 à 32. Métrage requis pour taille 24 : 3¼ v. en 35″, 3⅛ v. en 39″, 1⅞ v. en 54″. Prix 25¢

No 3334 — Jaquette pour adolescentes ou jeunes filles. Grandeurs 11 à 18. Métrage requis pour taille 11 : 1⅝ v. en 35″, ou 39″, 1¼ v. en 54″. Prix 25¢

No 3330 — Jupe pour jeunes filles. Grandeurs 24 à 32. Métrage requis pour taille 26 : 2½ v. en 35″ ou 39″, 1⅝ v. en 54″. Prix 25¢

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Film", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

LE PROMIS DE JOSETTE

[*Suite de la page 18*]

qui ne pouvait diriger seule cette affaire et ne voulait pas prendre un associé désirait vendre l'entreprise.

De plus, songeant à sa fille, elle souhaitait vivement l'établir. En raison de leur deuil, toute mondanité devait être suspendue et les réceptions où Josette eût pu briller devenaient interdites.

Elle chercha parmi ses relations un parti possible.

Josette ne se doutait pas des pensées qui animaient sa mère. Ayant moins de distractions, privée de la présence de son cher papa, elle se repliait davantage en son amour contrarié, bien qu'elle entretînt toujours au coeur un espoir tenace.

Depuis quelque temps, le comte de Puységur venait souvent rendre visite à Mme Pommarieu.

C'était un homme de trente-cinq ans à peine, de bonne noblesse et qui possédait des biens au soleil. Il ne portait pas son âge, était séduisant et avait la réputation d'un sérieux et honnête homme.

Afin de distraire un peu les deux femmes, il les emmenait souvent se promener dans sa limousine et, parfois Mme Pommarieu le retenait à dîner. Il aidait la veuve à régler certaines formalités, s'occupait de ses affaires et Josette le considérait comme l'homme de confiance de sa mère.

Aussi, ne s'étonna-t-elle point lorsqu'un jour, le comte l'invita à prendre le thé au Pré-Catelan et que la veuve se déclarant un peu lasse, refusa de les accompagner.

La jeune fille, au cours de ce tête-à-tête, se montra délicieuse envers celui qu'elle regardait comme un vieil ami de la famille, se souvenant que son père tenait Hubert de Puységur en grande estime.

Hubert de Puységur se montra particulièrement aimable avec la jeune fille et tout en gardant une extrême réserve fut très empressé auprès d'elle.

Il sembla fort heureux lorsqu'il constata que Josette se déridait et lui témoignait une gentillesse confiante. Il parla à son tour de sa solitude. Il craignait de devenir vieux garçon ; la vie de célibataire qu'il menait commençait à lui peser.

— Mais, vous vous marierez bien un jour ! s'exclama Josette.

— Je l'espère bien et le souhaite. Mais je désire rencontrer une âme soeur de la mienne.

— Quel est votre idéal de la femme ? Je chercherai parmi mes amies celle qui se rapprochera le plus de vos goûts.

— Oh ! mais, je la connais cette figure idéale à laquelle je voudrais tant consacrer ma vie.

— Voyons ! Je l'imagine brune, ayant un profil de médaille, l'allure d'une statue et la démarche fière, bien digne en tous points de porter une couronne de comtesse.

— Eh bien ! Josette, vous vous trompez ! Celle que j'aime est blonde, vive, primesautière. Elle est jolie et possède à mes yeux toutes les qualités.

— Je fais des voeux pour qu'elle partage vos sentiments !

Hubert de Puységur ne poursuivit pas plus avant ses confidences et les deux amis reprirent leur bavardage sur un sujet moins délicat.

. . . .

Le lendemain, Josette fut bien surprise, lorsque sa mère l'appela dans son boudoir pour lui faire part d'une communication importante.

— Viens, ma chérie, j'ai à te parler sérieusement.

— Maman ! Tu sembles très émue ? Parle, qu'y a-t-il ?

— Ma petite Josette, le comte de Puységur, notre ami, me fait le très grand honneur de solliciter ta main !

— Ah ! je respire ! je redoutais un malheur...

— En effet, c'est une nouvelle très heureuse qui, sans me surprendre, m'émeut cependant ; une mère ne marie pas impunément sa fille...

— Mais, Maman, pour moi, c'est tout de même une catastrophe...

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je ne veux pas épouser le comte !

— Vraiment ? Et pourquoi cela ?

— D'abord, il est trop âgé pour moi. Ensuite, je ne l'aime pas. Je le considère seulement comme un vieil ami.

— Tu ne réfléchis pas, Josette. Nous voici seules dans la vie. Il est temps de t'établir. Or, le comte est un homme raisonnable sur lequel tu pourras t'appuyer et qui présente toutes les garanties qu'une femme très jeune comme tu l'es puisse désirer.

— Maman ! Maman ! Tu ne peux m'obliger à une pareille union !

— Je ne puis te forcer immédiatement. Je te demande seulement de réfléchir pendant huit jours, avant de faire une réponse définitive au comte Hubert de Purségur.

VII

Un lourd silence tomba entre la mère et la jeune fille.

Cependant, Mme Pommarieu s'approcha de Josette pour l'embrasser tendrement :

— Allons, ma chérie. Je ne veux pas te brusquer ni t'influencer davantage. Je ne ferai aucune pression sur toi durant ces huit jours de réflexion que je t'accorde. J'ai demandé également à Hubert de Puységur de s'abstenir de toute visite à notre domicile pendant ce laps de temps. Il a consenti à avoir la délicatesse de respecter notre retraite en ne t'imposant pas sa présence qui saurait être pourtant certainement convaincante ; il serait heureux que tu viennes à lui. Allons ! ma petite Josette, reprends un visage moins soucieux. Pense à ton cher Papa, afin qu'il te guide sur la conduite à tenir en vue de ton avenir. S'il était là, il te conseillerait sûrement le mariage qui t'est proposé aujourd'hui.

Josette secoua négativement la tête.

— Allons ! allons ! petite rebelle ! songe à ton avenir ! Fonder un foyer ne se décide pas à la légère et le mariage n'est pas une partie de plaisir, c'est une chose grave, basée sur une affection, une con-

fiance et une estime réciproques. Le comte de Puységur est digne de l'une comme de l'autre. Voici tout ce que je peux te dire.

Et Mme Pommarieu, encore un fois, embrassa sa fille.

Détendue sous l'apaisement de cette caresse, maternelle Josette n'hésita pas plus longtemps. Elle s'écria d'une voix passionnée :

— Maman ! Oh Maman ! je préfère tout te dire !

— Qu'y a-t-il, mon enfant chérie ?

— Maman ! tâche de comprendre d'être indulgente, toi qui vivais en si excellents termes avec mon cher Papa : Maman, je ne peux pas accepter la demande du comte de Puységur parce que mon coeur est déjà pris !

— Ah ! soupira Mme Pommarieu, il m'est agréable d'entendre cela. Voici au moins une raison qui m'apparaît *a priori*, assez valable. Mais, en vérité, quelle petite cachottière est donc mademoiselle ma fille !

— C'est que, Maman, tout cela semble difficile à confier...

— Voyons, chérie, permets-moi de pénétrer plus avant dans les allées de ton jardin secret ? Cependant, je ne vois pas qui tu as pu remarquer à ce point ?

Josette était sur des charbons ardents. Mais, elle puisait dans l'amour qu'elle éprouvait pour son Yann une force d'autant plus puissante qu'elle avait accumulé des réserves d'énergie depuis ces longs mois où elle vivait repliée sur son secret, le couvant comme un trésor dans le mystère de son être.

Courageusement, elle reprit :

— Tu as raison, Maman, ce n'est pas à Paris que j'ai rencontré celui que j'aime.

— C'était pendant ton séjour à Roscoff ?

— Oui, Maman...

— Alors ! Franchement, je ne vois pas qui ? Tu étais allongée, ne fréquentant personne, selon la recommandation que j'en avais faite à Marion Cornic et, je ne vois pas, à moins que ce ne soit un flirt anodin, qui a pu te séduire au point de vouloir renoncer à un brillant parti. D'abord, qu'y a-t-il de véritablement sérieux dans tout ceci ? Je crains ma petite Josette que tu n'aies été abusée par ton amoureux...

— Oh ! Maman ! Il est si sincère !

— Alors, la première chose qu'il aurait dû faire, c'était de demander ta main...

— Il l'a fait, Maman, s'adressant à mes chers Cornic dont il me croyait la fille adoptive.

— Et ce belliqueux personnage a reculé devant l'obligation de s'adresser jusqu'à tes propres parents ?

— C'est qu'alors, il m'a su riche, d'une condition sociale plus élevée qu'il ne le supposait et que cela, sans rien changer à ses sentiments à mon égard, lui faisait supposer qu'un gouffre nous séparait. De plus, tu es venue brusquement me chercher et mon « promis » était absent à ce moment-là.

— Oh ! Josette, tu me surprends ! Quel est celui dont tu me parles ! Ma fille ne se serait pas éprise du sacristain de l'église de Roscoff ! supposa, en riant, Mme Pommarieu. Dans quelle catégorie sociale d'êtres as-tu bien pu t'amouracher ?

— Si je t'en ai parlé, permets-moi, du moins, Maman, de te taire son nom !

— Comment ! J'avais confiance en toi, je t'ai laissée, obligée de le faire, seule à Roscoff, sous la garde de ta nourrice ; là tu noues un intrigue qui, si elle était sans importance, pouvait m'être tue et tu abuses de ma confiance au point de ne pas avoir assez d'abandon envers moi pour me dire le nom de celui que tu appelles déjà ton « promis ».

— Si tu dois l'accueillir favorablement pourquoi te le cacherais-je ?

— Je ne puis rien dire : ni condamner, ni accepter, avant de savoir de qui il s'agit.

— Maman, j'ai juré par la foi du serment d'être la femme de Yann Tromeur...

Affectueusement, Mme Pommarieu vint toucher l'épaule de sa fille :

— Ma pauvre petite ! C'est bien cela : tu t'es abusée sur tes propres sentiments. La reconnaissance bien légitime que tu dois à ton sauveteur t'a fait confondre gratitude et amour.

— Je l'aime et n'aimerai que lui. Crois-tu donc, Maman, que je lui doive de la reconnaissance ? Or, il m'est profondément attaché.

VIII

PERPLEXE après cette révélation, Mme Pommarieu marchait de long en large à travers son boudoir, tandis que Josette proposait timidement :

— Puis-je me retirer, Maman ?

— Ce débat nous fatigue beaucoup et ne peut nous être agréable en aucune façon ni à l'une ni à l'autre, cependant je désire avoir encore quelques explications avec toi, afin que tu ne te leurres pas d'impossibles chimères ni d'espoirs insensés.

— En tout cas, ma chère Maman, quelle que soit ta décision et si même tu avais la cruauté de me séparer de Yann, je resterai fidèle à son souvenir.

— Hélas ! ma pauvre petite, le mal, en effet, est plus grand que je ne le pensais !

— Si tu connaissais Yann, ton opinion changerait !

— Rien ne peut empêcher que tu sois la fille d'un riche industriel et ton sauveteur le fils d'un pêcheur, issu d'une famille



Français d'origine, puis devenu Américain par le métier, JEAN-PIERRE AUMONT, comme beaucoup de ses camarades de la côte californienne, semble se plaire et s'accommoder de son séjour prolongé en Europe, ainsi que son épouse, Maria Montez, du reste. On sait qu'il a tourné en France (en anglais et en français) et qu'il a été maintes mois vu dans les milieux internationaux du cinéma sur la Côte d'Azur.

honnête et courageuse, je n'en doute pas, mais dont il est impossible que tu fasses ton mari.

— Yann est bien supérieur à nombre de garçons de notre monde. Il n'est ni vulgaire ni grossier.

— Alors, tu pourrais vivre, toi, délicate et raffinée, habituée au luxe, dans une ferme avec un homme en négligé, en gros sabots, coupant son pain avec son couteau de poche et absorbant des bolées ?

— Yann aura une situation lui permettant de me faire vivre dans une habitation moins rustique qu'une maison de pêcheurs. Tu l'as constaté toi-même, il a de l'instruction.

— Mais pas l'éducation de notre monde.

— Yann, me semble-t-il, possède tous les usages auxquels tu tiens tellement et je ne suis pas assez insensée pour m'unir à un homme que je ne jugerais pas digne de moi !

— Non, peut-être ! Mais tu es folle de conserver des illusions. Yann Tromeur, plus sensé, plus raisonnable que toi, t'a dicté ta conduite en n'ayant pas l'imprudence d'entrer en relations avec moi, il a renoncé à son rêve.

— Lorsqu'il aura fait sa situation, il démentira sans doute tes paroles, Maman !

— En attendant, je t'interdis de songer que je pourrais t'accorder ce que tu demandes.

— C'est possible, Maman, mais, je ne veux pas que tu attendes huit jours pour savoir que je refuse d'épouser notre vieil ami Hubert de Puységur.

— Je vois que tu es entêtée, butée ; en effet, actuellement, je ne puis encourager le comte. Tu me causes une grande peine, mon enfant.

— Et toi, Maman, tu me brises le coeur...

. . . .

Après cet entretien, Mme Pommarieu se décida à agir promptement. Ce n'était pas en restant à Paris que Josette reviendrait à des sentiments plus mesurés.

Il fallait distraire la jeune fille en la faisant voyager.

Aussi, Mme Pommarieu l'emmena-t-elle dans le Midi.

En constatant l'absence des deux femmes et prévenu par un court billet de Mme Pommarieu, le comte de Puységur comprit qu'il n'avait plus aucune chance de plaire à la jeune fille. Il s'inclina devant ce verdict, priant toutefois la veuve de ne point cesser avec lui toutes relations amicales.

Par un printemps ensoleillé, la mère et la fille s'établirent sur la Côte d'Azur.

Mme Pommarieu avait trouvé à Cannes une agréable pension de famille, sur la route de la Californie. Elle espérait que là, dans ce milieu cosmopolite, il y aurait matière à diversion pour Josette.

Celle-ci, en effet, semblait plus gaie depuis son arrivée dans le Midi. Mille distractions l'attendaient. Mme Pommarieu avait acheté une jolie petite auto qu'elle réservait à sa fille.

Les bains de mer, les parties de tennis comblèrent les heures de loisirs de la jeune fille. Il ne pouvait être encore question de participer aux fêtes mondaines en raison de leur deuil, mais Mme Pommarieu avait insisté auprès de Josette pour qu'elle se créât des relations parmi la jeunesse cannoise et qu'elle participât aux galas de charité.

Josette menait donc une vie facile, très distrayante où elle s'étourdissait à plaisir, mais au cours de laquelle elle n'oubliait cependant pas son Yann bien-aimé. Au contraire, elle pensait souvent à lui. Mme Pommarieu sachant quel accord les unissait avait interdit à Josette d'écrire désormais à son sauveteur.

Désespérée, Josette avait supplié sa mère de lui permettre du moins de faire savoir à Yann qu'elle était dans le Midi, qu'elle voyageait et, pour donner une raison valable à son silence, qu'elle ne pouvait préciser l'adresse. Mme Pommarieu y consentit et lut la lettre.

La plus grande épreuve menaçait donc l'amour de Josette. Mme Pommarieu se félicitait. L'absence amoindrissait ce sentiment naissant et le détruirait peu à peu supposait-elle.

Josette, au tennis où elle jouait avait fait connaissance avec quelques jeunes gens.

Sa mère espérait que parmi ses camarades, elle en remarquerait un plus particulièrement. Or, les événements tout d'abord semblèrent donner raison à Mme Pommarieu en la personne d'un certain Gaston Villebois.

IX

Gaston Villebois était un garçon entre vingt-six et vingt-sept ans, très sportif, bon vivant, beau parleur, qui semblait d'un abord sympathique.

Il était de taille moyenne, large d'épaules, des lunettes cerclées d'écaille protégeaient ses yeux marrons, les lèvres rasées s'ouvraient le plus souvent pour un accueillant sourire, au-dessus d'un menton arrondi. Certes, la quarantaine le verrait affligé d'un embonpoint certain. Mais, pour le présent, sa jovialité, sa rondeur joyeuse, sa florissante santé lui conféraient un bel équilibre physique qui le portait à jouir de la vie, qu'une prédominance très marquée pour le système D lui permettait de trouver très agréable.

A la pension de famille où il venait d'établir ses pénates, le célibataire semblait fort assagi ; il ne flirtait pas avec l'essaim de charmantes jeunes filles ou jeunes femmes qui déployaient leurs grâces, inconsciemment d'ailleurs, car, dans ce pays, l'existence facile, sous un ciel toujours bleu, les inclinait à la coquetterie.

Ce matin-là, un peu avant midi, Mme Pommarieu avait recherché un coin ombragé du jardin.

Elle ne travaillait pas depuis dix minutes, qu'elle fut rejointe, dans la loggia, par Gaston Villebois. Celui-ci s'excusa tout d'abord de déranger la veuve et la pria de lui permettre de s'asseoir à ses côtés.

— Mais, très volontiers, cher Monsieur, je suis seule, ma fille est allée, ce matin, chercher des meringues à la crème jusque sur la Croisette où on lui a signalé un pâtissier fameux.

— Certes ! je connais ce glacier aux friandises vraiment succulentes. Si je me permets ce matin de troubler votre solitude, c'est parce que je désirais me présenter à vous plus complètement. Et, plutôt que le salon de la pension, par ce beau soleil, j'espère que vous voudrez

bien juger, comme étant assez correcte, cette visite sous la pergola ?

— On ne peut avoir ici le même protocole qu'à Paris et votre présence est la bienvenue.

— Vous êtes également Parisienne, chère Madame ? Je me félicite de ce rapprochement. Ma famille est demeurée dans la capitale où mon père est banquier ; vous connaissez sans doute la firme Villebois-Morand et Cie ?

Mme de Pommarieu acquiesça par un léger signe de tête.

— Or, depuis quelques mois, les affaires paternelles ayant encore pris de l'extension, mon père décida d'ouvrir une succursale de sa banque sur la Riviera. Il fut entendu que je dirigerais cette banque, et c'est ainsi que depuis quelque temps, je suis l'hôte privilégié de cette Côte d'Azur ! N'étant guère satisfait de mon dernier hôtel, j'ai eu la chance de rencontrer Mademoislle votre fille qui parlait en des termes enchantés de la pension où elle demeurait. Ce fut ainsi que je vins m'établir à la « Mésangère », ce qui me procura le plaisir de faire connaissance avec vous, chère Madame.

— Mais, j'en suis ravie, croyez-le bien !

— Je ne veux pas être indiscret, ou m'immiscer dans vos affaires personnelles, mais veuillez considérer, chère Madame, que ma banque serait très honorée de vous compter parmi ses fidèles clients et se montrerait parfaitement dévouée à vos ordres.

— Cest un renseignement précieux, cher Monsieur, et, si j'ai l'occasion de déposer quelques capitaux chez vous, je n'y manquerai pas.

— Trop heureux, Madame ! D'autre part, j'ai une autre autorisation à solliciter de votre bienveillance. Il me serait fort agéable, lorsque mes heures de travail m'en laisseraient les loisirs, de jouer au tennis avec Mademoiselle votre fille ou de l'accompagner en quelques excursions avec nos amis communs, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, chère Madame ?

La veuve se réjouissait de cette proposition. Une fois de plus Josette plaisait et Mme Pommarieu reprenait espoir dans le destin de son enfant.

Ce fut avec un vif empressement qu'elle assura :

— Ma fille sera certainement très heureuse de vous avoir comme partenaire de tennis et camarade ; au reste, la voici. Elle vous confirmera, j'en suis sûre, ce que je viens de vous dire.

Josette arriva comme un tourbillon auprès de la pergola où sa mère pliait maintenant son ouvrage de broderie, tout en causant avec le jeune homme.

— Maman ! Tu vas pouvoir te régaler, les meringues sont délicieuses et je t'en rapporte plusieurs à offrir tantôt au thé où tu réunis quelques amies.

— M. Villebois qui te demande d'être son partenaire de tennis en mériterait peut-être une ?

— En attendant que nous nous disputions sur le court, faites le gourmand, Monsieur !

Et Josette, rieuse, ayant ouvert le paquet de gâteaux, offrit à la bonne franquette, sur un coin de carton, une meringue de sa crème onctueuse.

Puis, comme ce jour-là était un samedi, que la banque fermait l'après-midi, tout en déjeunant ensemble à table d'hôte, les jeunes gens organisèrent pour la journée une partie de tennis.

Josette, bien que sa mère la crût revenue à plus de raison, ne cessait de penser à son promis. Malgré son chagrin, elle se sentait devenir légère ; le temps en fuyant la rapprochait, elle n'en doutait pas de son Yann bien-aimé.

Aussi, après plusieurs parties de tennis fort acharnées, la soif altérant les joueurs, Josette accepta, ainsi que deux autres amies, de suivre Gaston Villebois qui leur proposait d'aller avec sa voiture jusqu'à Antibes pour y consommer un goûter réparateur.

X

Je vais vous emmener à une hôtellerie peu connue, mais où l'on peut consommer à toute heure un ailoli épatant, proposa Gaston, puisque je vous ai promis, Mesdemoiselles, de vous faire goûter à ce mets provençal lequel vous n'avez pas encore approché de vos lèvres charmantes.

— Il paraît que c'est très épicé ? dit Josette en riant. Mais je suis habituée aux cotriades de Roscoff et je pense que j'aimerai cela !

Des oeillets nains et sauvages fleurissaient la dune. Et, sous un bouquet de pins aux feuillages en panaches, une auberge aux murs roses, coiffée de tuiles rouges apparut. Un cep de vigne grimpait le long de la porte d'entrée. Sur le seuil, veillaient deux grandes jarres ornées de géraniums-lierre. L'air sentait la résine et apaisait comme un baume les nerfs surexcités des touristes.

Ils pénétrèrent dans l'hôtellerie où une violente odeur d'huile bouillante aux relents d'olive-fruitée se mêlait à l'odeur des gousses d'ail pilées.

Tout d'abord, étant donnée la demi-obscurité, Josette ne distingua personne.

A une table voisine, un ménage d'âge respectable se restaurait. Ce monsieur et cette dame étaient accompagnés d'une jeune fille brune en short marine et blouse de tussor, dont les traits réguliers et les magnifiques yeux noirs ne pouvaient passer inaperçus.

La jeune personne regardait souvent le groupe où bavardait Josette. Celle-ci, tout occupée à faire honneur à l'ailoli et entreprise par les soins assidus que lui prodiguait Villebois, ne s'apercevait pas de l'attention dont elle était l'objet.

Brusquement, la jeune fille en short se leva, traversa le court espace qui la séparait de la bande des joueurs de tennis et elle s'écria d'une voix joyeuse :

— Mais, je ne me trompe pas, c'est bien Josette Pommarieu ?

— Est-ce possible ! Comment, toi ici, Solange ?

En la nouvelle venue, Josette reconnaissait une de ses meilleures amies de pension.

Solange Cazin attrapa Josette par le cou et ce furent des embrassades et des effusions à l'ébahissement et à la joie générale.

Le petit groupe sympathique adopta immédiatement Solange. Au milieu d'ex-

Une scène du film "Les Lumières de ma Ville", deuxième pas solide, avec "Forbidden Journey" qui vient d'être franchi par notre jeune industrie canadienne du cinéma. Ce n'est peut-être pas encore le chef-d'oeuvre, mais tous reconnaîtront que c'est un fruit qui atteint la promesse des fleurs. Ici, dans une chic "boîte" de la Métropole, Monique Leyrac interprète une chanson de notre talentueux Pierre Pétel.

plications contradictoires, Solange apprit à son amie de pension qu'elle était en ce moment à Cannes avec ses parents qui avaient loué une villa du côté du Suquet.

— Quelle heureuse coïncidence ! Moi aussi, je suis dans cette station, en pension de famille, à la « Mésangère ».

— Nous sommes presque aux deux extrémités de la ville, mais j'espère que nous nous reverrons quand même ?

— Mais, bien sûr, avec l'auto il n'y a pas de distance et puis tu viendras jouer au tennis avec notre bande et me rendrais visite à la « Mésangère », n'est-ce pas Madame ? ajouta Josette en s'adressant à Mme Cazin qui, à la table voisine, avec son mari, s'amusait de cette petite scène.

. . . .

Inséparables adolescentes, Josette et Solange devinrent inséparables sur la Côte d'Azur.

Un matin, tout en se promenant le long de la Croisette, se dirigeant vers les montagnes de l'Esterel, les deux jeunes filles bras dessus, bras dessous, bavardaient.

— Que de choses nous avons à nous raconter ! assura Solange. Tu me dois tous les détails sur ton accident et ton genre de vie à Roscoff !

Josette parla d'abondance ; elle-même avait plaisir à évoquer ce temps où elle avait pu connaître Yann. Elle ne fit pas à sa camarade de confidences concernant son cher « promis » mais le lui présenta seulement comme un sauveteur.

Solange s'émerveilla et lui glissa même :

— Je crois, ma chère Josette, que tu tournes toutes les têtes ! Ici même, n'as-tu pas fait un caprice ?

— Oh ! certainement pas !

— Pourtant, il me semble que Gaston Villebois est bien assidu auprès de toi ?

Le visage de Josette se rembrunit. Autant, tout à l'heure, elle s'exaltait en rappelant le souvenir de Yann Tromeur, autant Gaston la laissait indifférente.

Elle laissa négligemment tomber :

— Oh ! tu sais, un camarade de tennis...

— Ce n'est donc pas pour toi le grand amour ? Eh bien ! puisque tu es ma meilleure amie, je vais te confier mon grand secret. Je me suis entichée d'un garçon à qui je n'ai jamais parlé !

— Quelle emballée !

— Mais, je souffre ; mon sentiment n'a pu se manifester et j'ignore si celui qui me plaît m'a seulement regardée !

— Quelle histoire, ma pauvre Solange ?

— Figue-toi que je me baignais sur une plage de Toulon lorsque surgit une baleinière détachée de l'escadre qui est en ce moment en Méditerranée. Parvenue au rivage il en descendit un jeune enseigne, si bel homme que j'ai eu un choc au coeur en le voyant. Depuis, je n'ai pu le rencontrer ! Je crois qu'il est à bord du « Mistral », mais, c'est tout ce que je sais.

— C'est un peu vague en effet, comme renseignement...

— Hélas ! J'ai bien l'impression qu'il n'est qu'un passant sur ma route, mais que veux-tu, il est difficile de ne pas le remarquer !

— Il me souvient que tu étais prompte à avoir des toquades ! Calme-toi, Solange, je redoute pour toi les désillusions.

— Tu as raison. Je vais essayer d'oublier...

— Mais il est bon, n'est-il pas vrai, de bavarder ?

XI

Depuis quelques jours, Gaston Villebois, Solange Cazin et quelques autres amis faisaient des sommations à Mme Pommarieu afin que celle-ci consentît à laisser Josette assister à un grand gala qui devait avoir lieu au Casino de Monte-Carlo.

On allait donner un grand bal en l'honneur de l'escadre de la Méditerranée, mouillant en rade de Villefranche.

Mme Pommarieu insista beaucoup auprès de Josette pour qu'elle assistât à cette soirée ; elle voyait poindre, comme imminente, la déclaration de Gaston Villebois.

Elle espérait que ce bal permettrait à Gaston de resserrer les liens amicaux qui l'unissaient à Josette. Avec le temps, elle finirait bien, lui semblait-il, par apprécier ce jeune directeur de banque et par renoncer à ses chimériques projets !

Priée, suppliée par ses amis, encouragée par sa mère, Josette accepta enfin d'assister à ce bal. Qu'elle fût ici ou ailleurs, est-ce que cela changeait quelque chose aux sentiments de fidélité qu'elle nourrissait à l'égard de son bien-aimé Yann ?

Elle mit une seule condition à son acceptation. Elle décida sa mère à l'accompagner.

Malgré son récent veuvage, Mme Pommarieu pouvait assister à cette réunion spectaculaire offerte pour les oeuvres maritimes.

Josette eut la surprise de voir sa mère lui acheter une ravissante toilette blanche et le soir du bal, elle orna la coiffure de la jeune fille de deux touffes d'oeillets naturels d'une pureté immaculée.

. . . .

Vers minuit, dans les salons éblouissants de lumière du Casino, la fête commençait à battre son plein.

Le meilleur orchestre de la Riviera exécutait les airs les plus variés pour accompagner les ébats chorégraphiques de l'élite ultra-sélect venue danser sous les lustres.

Les femmes rivalisaient d'élégance et de beauté.

Certes, parmi ces splendeurs déployées, Solange Cazin, papillon en robe rose et Josette comme un lys dans sa toilette blanche, ne brillaient pas telles des étoiles de première grandeur, mais, avec leur jeunesse et leur entrain, elles s'harmonisaient au cadre et s'amusaient, ayant à leurs côtés une troupe de cavaliers, camarades de sport, qui les faisaient souvent danser.

Gaston Villebois, impeccable dans son smoking, se montrait, comme toujours, très empressé auprès de Josette.

Parmi les habits de l'élément masculin, les uniformes de la marine française étaient à l'honneur. De hautes personnalités présidaient ce gala, et de jeunes officiers avaient beaucoup de succès parmi les belles mondaines.

Mme Pommarieu, assise avec quelques autres dames d'âge mûr, jouissait, non sans plaisir, du coup d'oeil féerique.

Non loin d'elle, un groupe de « maritimes » causait à haute voix. Parmi les uniformes, un jeune enseigne de vaisseau

se détacha et vint saluer ses chefs d'un impeccable garde à vous.

Mme Pommarieu remarqua l'air crâne, intelligent et fier de ce jeune officier, fort beau garçon et qui évoluait parmi la foule avec une grande aisance.

Un amiral, non loin d'elle, s'adressant à un de ses collègues, déclara, en parlant de l'enseigne :

— Ce garçon est un as, un des plus grands espoirs de notre marine. Cela m'étonnerait fort si, dans l'avenir, il ne devenait pas amiral !

Mme Pommarieu ne perdait rien de cet éloge, mais reprise par ses préoccupations maternelles, du regard, elle cherchait où était sa fille. Elle surveillait, sans en avoir l'air, si elle répondait aux empressements de Gaston Villebois.

Pour l'instant, adossée à une colonne en marbre, Josette semblait s'entretenir fort mystérieusement avec son amie Solange. Pourquoi les deux jeunes filles ne dansaient-elles pas ? Elles avaient un petit air de conspiration.

Tout à coup, Mme Pommarieu vit Solange désigner de la main le jeune enseigne de vaisseau que cet amiral venait de désigner quelques instants auparavant comme étant un espoir de la marine française ; puis elle s'aperçut que sa fille pâlissait et avait le visage décomposé.

Qu'avait-elle ? Peut-être que tout ce bruit, cette cohue, cette chaleur, la température étant élevée en dépit des ventilateurs et des baies ouvertes sur la mer, l'indisposaient ?

Mme Pommarieu voulut se diriger vers la jeune fille pour lui proposer de sortir, mais les remous des danseurs l'obligèrent à un long détour ; lorsqu'elle parvint à l'endroit où Josette aurait dû être, elle ne s'y trouvait plus.

Josette regarda le garçon qui s'approchait. Elle eut un coup au coeur, faillit s'évanouir : l'officier de marine qui s'avançait vers elle ressemblait à s'y méprendre à Yann Tromeur !

Quelle cruauté que cette apparition, alors que ce ne pouvait être lui ! Et pourtant tout l'être de Josette tressaillit à sa vue.

Si invraisemblable que lui parût être la réalité, elle ne pouvait douter que ce fringant enseigne ne fût autre que son promis...

Correctement, avec une incroyable maîtrise, en raison des usages du monde, l'enseigne s'inclinait devant Mlle Pommarieu et priait respectueusement :

— Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder cette danse ?

Josette accepta comme dans un rêve.

— Yann, mon Yann, murmura-t-elle dans un souffle.

Et, comme il l'enlaçait pour une valse, il vit qu'elle commençait un étourdissement et s'empressa de gagner une porte de sortie.

XII

Comme le jour où elle avait failli se noyer à Roscoff, Josette se sentait soutenue, transportée, et son visage se blottissait contre une poitrine solide. Mais, ce n'était pas la chemise de rude toile qui frottait ses joues ; elle sentait celles-ci grattées par des objets de métal. Les boutons dorés de la tunique de l'officier, durs à son profil délicat, semblaient doux à son coeur.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, ce ne fut pas une grotte qui l'accueillit, ni un lit de varech qui reçut ses membres engourdis, ce ne fut pas l'air salin de la côte bretonne qui la ranima, activant la vie dans son corps défaillant.

Lorsqu'elle eut repris connaissance, elle était assise sur un banc de marbre, des risiers s'élançaient à profusion au-dessus de sa tête et leur parfum la grisait comme un vin trop fort. Au delà, des allées de palmiers découpaient les souples éventails de leurs longues branches.

Et, dans ce décor de rêve, tout comme sous le soleil de midi du petit port breton, tout comme à Roscoff, un visage anxieux et plein d'extase penchait vers elle la flamme de beaux yeux de velours noir.

Dans sa fièvre, Josette ne savait que répéter :

— Yann, mon promis, Yann, est-ce possible ?

— Josette ! ma Josette chérie ! Je vous aime toujours de toutes mes forces ! Mais, ai-je le droit de vous parler ainsi ? Je ne savais pas que vous étiez dans cette région ; j'allais vous écrire à Paris.

— Yann, nous avons tant de choses à nous dire !

— Hélas ! sans doute, êtes-vous toujours pour moi une fée inaccessible ?

— Douteriez-vous de moi ? de mon amour ? Je n'ai jamais cessé de penser à vous un seul jour : j'ai refusé les partis qui s'offraient à moi pour demeurer libre et fidèle à mon promis ! Yann, je vous aime...

— Vous ne m'avez pas oublié, je le vois, je le sens. Et pourtant, hélas ! tout nous sépare ! J'ai voulu être digne de vous, mais le suis-je devenu ?

Bien qu'elle eût préféré entendre la voix caressante lui murmurer et lui redire sa tendresse, Josette se décida ce-



WILLIAM BENDIX, un dur-de-dur, capable de profonde sympathie ou, si l'on préfère, un coeur tendre sous une écorce rude, selon, naturellement, les exigences du scénario. On a pu apprécier sa dynamique personnalité dans des films comme "Johnny Holliday", "The Time of Your Life", "The Big Steal" ou encore dans des films de baseball comme "The Babe Ruth Story" et "Kill the Umpire". Il n'y a pas à dire, Bendix est un classique américain dans le genre.

pendant à revenir dans la réalité et à exprimer sa vive surprise en revoyant Yann à ce bal.

— J'y suis en service commandé, comme faisant partie de l'escadre de la Méditerranée.

— Mais, par quel prodige portez-vous ce bel uniforme ?

— Grâce à mon travail, Josette ! Vous savez que j'étais boursier au collège ; lorsque je vous ai connue à Roscoff, j'étais déjà élève au Borda, car, le rêve ambitieux de ma vie était de devenir officier de marine. Afin d'avoir une situation il importait pour moi de travailler beaucoup, de réussir à mes examens. Je n'avais qu'un but : vaincre, afin d'être plus digne de vous. J'ai pu gagner mon galon d'enseigne. Maintenant, il s'ouvre devant moi une brillante carrière. Je gagne ma vie, je suis en bonne relation avec mes supérieurs. Dernièrement, mon commandant m'a engagé à contracter un riche mariage.

« Oubliait-il que je suis le fils d'humbles pêcheurs ? Mais l'amour que j'éprouve pour vous me poigne le coeur, Josette ! Dès demain je me permettrai de me présenter à Madame votre mère ; je verrai bien, par son accueil, si elle accepterait volontiers, par la suite, d'entrer dans le projet qui nous est si cher ?

— Soyez bien persuadé, Yann, mon cher promis, que si je me marie un jour, ce ne sera qu'avec vous.

. . . .

Pendant que Yann Tromeur conduisait Josette dans les salons fleuris du casino de Monte-Carlo, Mme Pommarieu avait eu le temps de voir l'enseigne s'incliner devant sa fille pour solliciter d'elle la faveur d'une danse. Mais elle avait surpris Mme Cazin disant à son mari :

— Regarde comme ce garçon est bien ? Solange qui a toujours rêvé d'épouser un officier de marine ! Nous devrions nous faire présenter celui-ci.

M. Cazin répondit alors à sa femme :

— Mais, je peux déjà te renseigner sur son nom : mon bon ami, l'amiral X... vient de me dire que c'est un Breton qui s'appelle Yann Tromeur.

Mme Cazin, qui aimait à faire montre de ses relations, revint chuchoter aux oreilles de Mme Pommarieu :

— Saviez-vous, chère Madame, que ce jeune enseigne que nous remarquions tout à l'heure est un de vos compatriotes ?

— Vraiment ? Je l'ignorais.

— Il s'appelle Yann Tromeur.

Le nom du sauveteur de Josette ; le nom de celui que Josette considérait comme son promis !

Mme Pommarieu était fort troublée par cette révélation.

Ainsi, ce jeune homme, fort à l'aise dans ce milieu mondain, était le fils d'humbles pêcheurs de Roscoff ! Elle s'imaginait celui-ci un peu rustre, et dans l'impossibilité de se montrer à un titre quelconque à ce gala grandiose.

Quelle attitude allait-elle prendre vis-à-vis de sa fille si celle-ci s'entêtait à nourrir un vif penchant pour ce garçon ?

Tout à coup il revint à la mémoire de Mme Pommarieu que Joffre, maréchal de France, était fils d'un tonnelier. Elle ne sous-estimait pas les origines modestes, ce qu'elle ne pouvait concevoir, c'était de voir Josette mariée à un homme dont elle eût à rougir par son manque d'éducation, dans le milieu auquel elle appartenait.

Mais on ne pouvait faire grief à Yann Tromeur de méconnaître les usages du monde...

Mme Pommarieu déclara à Mme Cazin qu'elle se sentait lasse. Déshabituée des fêtes depuis son veuvage, elle prétexta que tout ce tourbillon la fatiguait, et, faisant de rapides adieux, assura qu'elle profitait d'une auto emmenant quelques autres personnes pour rentrer à Cannes avant la fin du bal.

Mme Cazin ayant proposé de garder Josette et de la ramener dans sa propre voiture, Mme Pommarieu accepta. En fait, elle voulait réfléchir, gagner du temps.

Par politesse et gratitude, elle devait manifester sa reconnaissance au sauveteur de sa fille, à celui qui conservait Josette à l'affection de sa mère.

La jeune fille, en rentrant dans les salons, ne manquerait pas de lui présenter Yann Tromeur. Or, voulant être impartiale, Mme Pommarieu, prise au dépourvu, ne voulait ni encourager, ni décourager le jeune homme.

Elle voulait remettre au lendemain une explication avec Josette.

La nuit porte conseil. Bien que celle-ci fût fortement abrégée, de bon matin, Mme Pommarieu devança le lever de sa fille et appela le portier de la pension de famille.

Elle tenait un pli à la main.

— Veuillez avoir l'obligeance de porter ce télégramme, s'il vous plaît.

La dépêche avait comme adresse :

Tromeur, enseigne à bord Mistral. — Villefranche.

CONCLUSION

Après cette nuit mouvementée, Josette ne s'éveilla que fort tard dans la matinée. Elle eut juste le temps de faire une toilette hâtive pour assister au déjeuner en commun à la table d'hôte de la « Mésangère ». Il lui fallut attendre le début de la journée pour avoir avec sa mère quelques instants d'entretien et d'expansion.

Sitôt le dessert achevé, Mme Pommarieu se leva de table et fit signe à sa fille de la suivre.

— Ma chérie, je suis assez fatiguée par mes allées et venues de cette nuit. Je vais m'étendre un peu, mais, je serai bien heureuse que tu me tiennes compagnie. J'attends tes impressions sur ton premier bal.

— J'en demeure enchantée, Maman !

Mme Pommarieu s'allongea sur le divan et, lorsqu'elles furent toutes deux dans la pénombre de la chambre aux volets clos en raison de l'intense lumière méridionale particulièrement chaude à la méridienne, la veuve déclara sans autre préambule :

— J'ai reçu ce matin, au courrier de onze heures, une lettre qui te fait grand honneur, Josette !

La jeune fille tressaillit, ne pensant qu'à son Yann ; déjà elle supposait que celui-ci avait envoyé un pneumatique le matin même à Mme Pommarieu.

— Il s'agit d'une courte missive, fort courtoise, de M. Villebois père.

— De Monsieur... je ne comprends pas, Maman.

— Oh ! tu vas clairement saisir tout à l'heure. Gaston a su parler de toi en termes... flatteurs à ses parents demeurés à Paris. Toujours est-il que M. Villebois sollicite de moi l'honneur de t'avoir pour bru. En un mot, comme en mille, Gaston Villebois se met au rang des candidats pour obtenir ta main.

Le visage de Josette se décomposait peu à peu. Non sans le constater, Mme Pommarieu poursuivit :

— Il me serait très agréable d'avoir Gaston pour gendre, je n'ai rien à lui reprocher, au contraire, je le considère comme un excellent parti pour toi. Aussi, en t'encourageant à accepter sa demande, je voulais t'en faire part avant de transmettre une réponse définitive à sa famille. Je ne crois pas que Gaston te déplaise, aussi j'espère que les lignes que j'aurai à tracer tout à l'heure seront des plus favorables à ce sujet ?

Josette était effondrée. Ce n'était pas semblable proposition qui allait faciliter son union avec Yann ! Il allait falloir discuter encore avec sa mère et l'indisposer contre Tromeur.

Josette, bouleversée, se mit à pleurer.

— Je suis navrée, désolée, Maman ! Je considère Gaston comme un bon camarade, mais rien de plus.

— Te voici cependant, ma petite fille, dans l'obligation de le voir tel un fiancé possible.

— Josette éclata en sanglots.

— Je... je... je... ne... veux... pas me marier... je n'aime que Yann...

Elle s'abattit au pied du divan où reposait sa mère, cachant son visage en pleurs parmi les coussins.

Comme si elle demeurait insensible au chagrin de sa fille, Mme Pommarieu souriait étrangement...

— Allons ! allons ! Josette, quelle enfant. Dépêche-toi de sécher tes larmes. Je ne t'oblige pas à ce mariage. Mais tu conçois que j'étais bien obligée de te faire part de ce projet !

— Hélas !

— Allons, ma chérie, embrasse-moi et va bien vite baigner tes yeux et reprendre un visage plus souriant. Je vais être obligée de sortir. J'ai un rendez-vous à Antibes. Je prends la voiture. Je te devance car je tiens beaucoup à ce que tu me rejoignes à Eden-Roc où j'ai rendez-vous. Tu t'y rendras par le train. Sois là pour l'heure du thé.

— Maman ! Je suis trop bouleversée par tous ces événements pour aller à ce goûter. Je voudrais ne voir personne aujourd'hui !

— C'est une surprise que je te fais. Tu seras, je crois, très heureuse de rencontrer, toi aussi, l'amicale présence que je vais retrouver. Je ne veux pas t'en dire davantage, afin que tu aies plus de joie à ton arrivée à Eden-Roc. Promets-moi que tu viendras, Josette, je te le demande par affection pour la mémoire de ton cher Papa.

L'air mystérieux de Mme Pommarieu convainquit apparemment Josette. Cette dernière répondit enfin en séchant son visage en larmes.

— J'irai te rejoindre à Antibes, Maman, puisque tu le désires.

Dès le départ de sa mère, Josette se précipita dans sa propre chambre. Elle avait besoin de solitude pour réfléchir. Une angoisse affreuse l'étreignait. Elle n'avait pu prier sa mère qui semblait avoir un rendez-vous très urgent, de rester à la « Mésangère ». Est-ce que, justement, son Yann bien-aimé n'avait pas dit qu'il viendrait aujourd'hui se présenter à Mme Pommarieu ? Elle ne serait pas là et Josette pas davantage ! Ne venait-elle pas d'assurer sa mère qu'elle se rendrait à Eden-Roc ?

Jamais Josette ne s'était sentie si douloureusement meurtrie. Quel cruel dilemne ! Quelle solution donner à ce problème ? Elle, courant à Antibes pendant que Yann sonnerait à la pension de Cannes. Ou bien l'attendre ici même et manquer le rendez-vous avec sa mère qui invoquait, pour la faire venir, la mémoire de son cher Papa ?

De plus, Josette sentait une force inconnue qui la poussait malgré elle à assister à ce mystérieux rendez-vous.

Elle se décida enfin à prendre un parti. Elle griffonna quelques lignes destinées à Yann au cas où celui viendrait à la « Mésangère », le suppliant, si possible, de revenir le lendemain.

Elle s'habilla, sonna la femme de chambre, la pria de remettre ce pli à la personne qui viendrait, peut-être, demander ces dames Pommarieu et de lui redonner ce billet si personne ne venait.

. . . .

La villa Eden-Roc se dressait au Cap d'Antibes.

Parmi les jardins fleuris, sous des tentes bariolées, de petites tables accueillaient les consommateurs. Josette, parmi les fleurs et la profusion de verdures, prenait le sentier rocailleux ombragé de palmiers, à l'extrémité duquel, dans un coin retiré, elle apercevait la silhouette de sa mère.

L'ombre du parasol lui cachait la personne avec laquelle la veuve était en tête-à-tête. Cette visiteuse ou ce visiteur était dissimulé par un groupe d'arbustes.

Mme Pommarieu vit arriver sa fille.

— Approche, ma chérie ! Je vais te présenter à notre ami.

La personne ainsi désignée se leva, faisant surgir le torse couvert d'une tunique, sur laquelle brillaient des boutons dorés...

Josette, anxieusement, interrogeait ce visage qu'elle supposait étranger. Elle ne put réprimer un cri. Yann Tromeur était debout devant elle.

— Je remerciais encore ton sauveteur, Josette !

— Oh ! Maman ! n'est-ce pas qu'il mérite bien notre reconnaissance ?

— Je suis profondément ému, Josette, de la façon dont Madame votre Mère vient de me la manifester.

— Regrettes-tu encore d'être venue à ce rendez-vous ?

— Oh non ! Maman !

La jeune fille, toute rouge d'émotion, considérait tour à tour Yann et sa mère.

— Josette, ma chérie, embrasse ton fiancé...

Mlle Pommarieu se demandait si elle rêvait !

Mais déjà Yann entourait ses épaules de ses bras robustes. Josette retrouvait la sécurité de cette courageuse poitrine où, par deux fois, elle avait déjà reposé sa jeune tête.

Chastement, elle s'abandonna à la tendre caresse qui contenait, pour elle, la réalité du bonheur humain.

. . . .

Maintenant des explications s'ensuivaient, destinées à Josette.

— Ce matin, un message venant de Mme Pommarieu m'étais remis à bord du « Mistral ». Votre mère me fixait rendez-vous à Eden-Roc.

— Oui, dit la veuve, je ne voulais pas tarder davantage à te rendre heureuse. Yann, votre promise a surmonté toutes les épreuves : ce matin encore je lui transmettais une demande en mariage !

— Je suis confus de tant de félicité. Je retrouve une famille car j'ai perdu ma mère il y a quelques mois et je suis tout à fait orphelin...

— Je consolerai Gaston Villebois, puisque c'est de lui qu'il s'agit en fait de candidat, en lui soufflant que Solange Cazin désire vivement se marier...

— Mais ce serait parfait ! conclut en riant Mme Pommarieu.

En attendant, allez mes enfants ! Allez vous promener dans ce parc. Nous dînerons ici et, dans la soirée, nous reconduirons avec l'auto Yann à bord du « Mistral ».

— Merci ! Oh Merci ! ma petite Maman !

Tandis qu'à travers l'allée de palmiers où les deux fiancés s'éloignaient, bras dessus, bras dessous, appuyés l'un à l'autre, Mme Pommarieu les regarda si harmonieusement unis.

Alors, elle pensa au cher compagnon de sa propre vie qui l'avait trop tôt quittée et la veuve murmura :

— J'espère, ô mon mort fidèle, que j'ai bien accompli ma mission de mère et qu'en accordant Josette à son promis, je satisfais ta mémoire, puisque, comme toi, tu ne vivais que pour assurer le bonheur de notre enfant !

MAURICE D'ANYL

UN JEUNE BIEN LANCE

[*Suite de la page 11*]

partie de la distribution du *Bal des voleurs* de Jean Anouilh, des *Gueux au Paradis* de Martens et Obey, et de *Noël sur la Place* de Henri Ghéon.

En outre, M. Gagnon a organisé des jeux de plein air pour divers groupements tels la Jeunesse Ouvrière Catholique, l'Union des Cultivateurs, et un spectacle représenté durant les fêtes du 75e anniversaire du Séminaire St-Charles Borromée. Les dialogues avaient été composés par des auteurs canadiens et furent interprétés par des amateurs de Sherbrooke.

C'est aussi dans sa ville natale qu'il organisa une école d'art dramatique, donna des cours de jeux dramatiques au collège et dirigea les émissions de théâtre à la radio.

Depuis quelques mois, M. et Mme Bertrand Gagnon (née Robert) et leur petit garçon se sont installés à Montréal. On peut entendre Bertrand Gagnon au cours d'émissions de théâtre et de divers sketches en séries. On le verra l'hiver prochain dans *Ondine* de Jean Giraudoux, pièce que Mme Yvette Brind'amour fera représenter par sa troupe du *Rideau Vert*.

HOLLYWOOD VU DE PRÈS

[Suite de la page 24]

Quelques instants plus tard, le propriétaire du marché rappela pour excuser le commis qui, en son absence avait répondu à l'actrice, et avait cru à une fumisterie.

HABILETE

Victor Mature vient de concéder que les femmes sont plus habiles que les hommes. "Elles sont toutes étudiantes en psychologie, fait-il, et, elles ont beaucoup de talent. Elles étudient leurs sujets — les hommes — comme un savant regarde au microscope le virus dont il désire reconnaître tous les aspects. Quand elles en ont terminé avec l'analyse qu'elles font de votre pauvre personne, il ne reste plus rien à disséquer; elles vous connaissent de A à Z. "Si vous désirez savoir pourquoi les femmes sont si habiles, voici ce que, d'après ses observations, toujours, en a déduit Vic Mature. "Elles sont habiles parce qu'elles n'attaquent jamais de front. Si elles désirent quelque chose, elles font l'attaque petit à petit. Leurs stratagèmes sont infinis. Elles n'y vont pas seulement par quatre chemins, mais par mille petits sentiers ou détours afin de ne pas surprendre leur sujet. Toutes les suggestions qu'une ruse savante sait amener à temps, sont mises en branle, et une campagne de propagande, qui pourrait faire justice au meilleur expert de gouvernement, est alors menée de main de maître. Elles ont infiniment de patience. Enfin, au moment propice, le coup de théâtre éclate avant que le pauvre mâle n'ait eu le temps de rien soupçonner. Il est si loin dans le filet, alors, que la capture est assurée. Elles ont un sixième sens qui leur fait savoir intuitivement comment régler un problème. Puis Vic déclare (comme s'il en était absolument sûr), que les femmes, en plus, possèdent le don de décevoir leur proie. Elles convainquent l'homme qu'il prend lui-même toutes les décisions, quand, en vérité, ce sont elles qui vous font tourner à qui mieux mieux au bout de leur petit doigt. Elles n'ont, affirme-t-il, sans la moindre lueur de honte, qu'à flatter la vanité de l'homme pour en mieux arriver à leurs fins"... Et voilà ce que pense... un homme... qui a atteint la "maturité"...

ICI ET LA

Encore sur le tapis, le nom de Greta Garbo, pour un film qui serait tourné en Europe dès cet automne. — Comme les Anglais sont très sensibles, ils ne semblent pas trop pardonner à James Mason d'aimer Hollywood au point d'avoir presque versé des larmes en le quittant pour un séjour nécessaire à Londres pour son "Pandora". Un journaliste l'appelle "Mr. Mason, l'Américain". Cependant, quiconque a vu la magnifique résidence de James Mason à Beverly Hills, comprend bien son désir d'y revenir. Et puis, le beau climat de Californie n'est certes, pour personne, un atout négligeable.

CE QU'EN PENSE GREGORY PECK

Et il doit le savoir, car il possède sûrement un bon nombre d'admiratrices. Il affirme que pour avoir du succès auprès des jeunes filles. surtout (l'expérience peut avoir rendu sceptiques les autres), arrangez-vous pour paraître un peu timide. C'est une formule qui n'a l'air de rien au premier abord, mais qui ressemble à s'y méprendre à la tactique du loup de la fable. Comme pour ce dernier, elle a réussi à maints congénères du célèbre acteur avant lui. Il faut avouer que l'air légèrement timide, affublé ou naturel, qu'il porte à l'écran, lui va à merveille. et que c'est peut-être, en effet un de ses grands atouts. A bons entendeurs, salut...

CLAUDE JARMAN

Je ne parle jamais de Gregory Peck sans qu'aussitôt, dans ma pensée, apparaisse le visage de Claude Jarman, ce petit devenu grand dont la carrière au cinéma se dessina en traits profonds dans son premier film aux côtés du grand acteur, dans "The Yearling". Claude, maintenant un jeune homme de six pieds a quitté Hollywood pour continuer ses études à Nashville, Tenn. Mais il reviendra, car trop de studios attendent son retour pour lui confier des rôles qui sont déjà tout préparés pour lui. En nous serrant la main Claude se déclare satisfait de l'épisode de sa vie qui lui a fait connaître Hollywood. "J'ai pu amasser un joli montant d'économies dont une partie a servi pour m'acheter une maison à Nashville, une police d'assurance de vingt ans, et des bons du gouvernement. Claude, un jeune homme de quinze ans ayant la tête bien posée sur les épaules, envisage l'avenir comme un problème sérieux exigeant toute son initiative. En voilà un que le mirage d'Hollywood n'a pas fasciné outre mesure.

MOZART A L'ECRAN

Henri Calet songe à un Mozart inspiré par l'oeuvre de l'écrivain Louis Parrot. Les prises de vues seraient envisagées pour le mois de décembre.

NOUVEL HORIZON DE FERNANDEL

Fernandel est pressenti, dit-on, pour jouer aux côtés de Cornel Wilde, un film anglais en double version: *Captain Scarlett.*

UNE HEURE AVEC JEAN MARAIS

[Suite de la page 23]

Et Jean Marais continue le fil de son récit, un moment interrompu:

— La guerre se prolongea et l'occupation aussi... En ces années douloureuses je suis revenu au théâtre pour interpréter le rôle d'Oreste dans Andromaque de Racine. Cette pièce classique eut un tel succès qu'il fallait louer ses places deux mois à l'avance! A la Libération, je me trouvais dans la célèbre division Leclerc et quand enfin les hostilités furent terminées, je pus regagner Paris, commençai à m'installer et à travailler...

Juste à ce moment, trois jeunes cyclistes passent sur la route qui borde la Seine et s'arrêtent devant la péniche. Leur conversation nous parvient distinctement:

— Tu vois, ici habite Jean Marais. Va-t-on aller le trouver?...

Mais ils n'ont pas osé descendre les marches, frapper à la porte.

— Vous qui vivez pour ainsi dire au fil de l'eau, M. Marais, aimez-vous la pêche?

— Moi? Pas du tout! Les poissons sont faits pour vivre dans la Seine, et ce pêcheur que vous voyez là dans sa barque — il est à la même place tous les jours par n'importe quel temps — m'exaspère! Si vous voulez connaître mes violons d'Ingres, laissez-moi vous dire que j'aime les livres, mais plus encore la peinture. D'ailleurs je peins un peu moi-même et j'adore cela. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas davantage de loisirs à lui consacrer.

— Puis-je vous demander quels sont vos projets?

— En ce moment, je tourne "Le château de verre", d'après une oeuvre de Vicky Baum. Comme dans"Les yeux du souvenir", ma partenaire est à nouveau Michèle Morgan. Après ce film, j'en tournerai un autre, "Nez de cuir". Et c'est alors que je pense partir en tournée théâtrale avec "Chéri". Ce sera cette tournée qui me conduira pour la première fois sur certaines scènes étrangères. Après?... Les propositions et les sollicitations ne me manquent certes pas! Mais tout ceci constitue déjà un fort joli programme, n'est-ce pas, et je n'ose guère former de projets plus lointains!...

Le soleil descendant commence à dorer les flots de la Seine qui coule devant la fenêtre près de laquelle nous sommes assis. Il est temps de prendre congé de Jean Marais qui nous a reçus si aimablement et avec qui nous avons passé une heure charmante, au cours de laquelle la vie et ses combats et tous les rêves dont le cinéma est si souvent l'expression, ont défilé devant nous...

CADET ROUSSELLE EST BON ENFANTS!

[Suite de la page 25]

Qui est l'auteur de la chanson ? Qui est le père de ce héros ? Peut-être un "bel esprit" du régiment ? C'est fort probable, bien qu'on n'en sache rien. Toutefois, à y regarder de plus près, on se rend vite compte que cette chanson descend en ligne directe de celle de Jean de Nivelle.

Mais voilà une histoire qui nous reporte aussi loin qu'au règne de Louis XI : au lieu de répondre à l'appel de son père, Jean II de Montmorency, qui le sommait d'entrer en campagne contre le duc de Bourgogne, Jean de Nivelle, selon toutes apparences aurait jugé plus sain de disparaître sans tambours ni trompettes. Le moins que l'on puisse dire : ça ne lui valut pas la gloire ! Des siècles après sa mort, on répétera encore : "il ressemble au chien (corruption de : à ce chien) de Jean de Nivelle qui s'enfuit quand on l'appelle !"

Et l'on répétera le dicton...

Et l'on chantera la chanson qui ne tardera pas à suivre...

On la chantera particulièrement aux XVIe et XVIIe siècles alors qu'elle fait partie du répertoire des comédiens français :

Jean de Nivelle a trois enfants ;
L'un est sans nez, l'autre sans dents,
Et le troisième sans cervelle ;
C'est bien dur pour Jean de Nivelle

Jean de Nivelle n'a qu'un chier ;
Il en vaut trois on le sait bien ;
Mais il s'enfuit quand on l'appelle,
Connaissez-vous Jean de Nivelle ?

"Cette chanson, écrit pour sa part Arthur Pougin dans la Grande Encyclopédie, au sujet de Cadet Rousselle, n'est qu'une forme renouvelée de celle de Jean de Nivelle, qu'on peut lire dans les "chansons folâtres, tant superlifiques que drôlatiques, des comédiens français", par le sieur de Bellane (1612) qui commence ainsi :

Jean de Nivelle a trois enfants
Dont il y en a deux de marchands,
L'austre écure la vaisselle,
Hay avant Jean de Nivelle
Hay ! Hay ! Hay ! mais avant,
Jean de Nivelle est un gallant.

La ressemblance est trop flagrante pour être due au hasard. Toutefois, à part les deux premiers vers, le rythme poétique diffère assez entre les deux chansons pour que l'on puisse tenir pour certain que l'air de la chanson de Jean de Nivelle n'était point celui de la chanson de Cadet Rousselle.

D'ailleurs, au commencement du XVIIIe siècle, la musique même populaire, n'avait pas encore l'accent alerte, vif et déluré qui caractérise cette dernière. Qui est l'auteur de cet air ? Personne ne le sait..."

Un an après sa naissance, Cadet Rousselle passe au théâtre, rien de moins que sur une scène parisienne. Aude et Tissot, puis Aude seul en firent le héros de 15, de 20 farces célèbres qui connurent cinquante ans durant, une popularité fantastique. Le comique Beaulieu, puis le grand acteur Brunet (celui-là d'abord, celui-ci ensuite) interprétèrent le rôle aussi longtemps que le public consentît à le voir...

Tout au cours de la révolution et de l'Empire, la chanson était à la mode à Paris. Tant et si bien connue que pendant la Terreur Blanche, les royalistes provençaux firent de "l'air sanglant de Cadet Rousselle" (selon les termes d'Agricol Perdiguier) un thème de ralliement réactionnaire... avant de devenir, "usé par sa vogue même", une chanson pour enfants ! Selon Victor Hugo, (Quatre-vingt-treize, livre 3, Chap X) on le fredonnait jusque dans la salle même des séances de la Convention. En guise de réponse à Robespierre, qui terminait un réquisitoire de deux heures contre lui, "Danton, la face au plafond, les yeux à demi fermés, un bras pendant par-dessus le dossier de son banc, se renverse en arrière, et on l'entend fredonner :

Cadet Rousselle fait des discours,
Qui ne sont pas longs quand ils sont courts."

Au fait, Cadet Rousselle est aujourd'hui mieux connu comme chanson enfantine que comme air de folklore. Une chanson d'enfant que les grandes personnes aiment à redire... Et c'est ainsi que de détours en méandres, la peu glorieuse aventure de Jean, sire de Nivelle, a son écho jusque dans nos parages ! C'est ainsi qu'elle est en train de revivre sur l'écran à titre de Chanson de Chez-nous à travers une réalisation en couleurs de l'Office national du film.

UNE BONNE FAMILLE

[Suite de la page 19]

Le mariage de ces deux êtres que la guerre a meurtris, mais qui n'ont pas perdu espoir dans l'avenir de leur pays, finira l'aventure.

En un mot, les Grégeois sont ceux qui donnent toujours, comme on dit, dans tous les panneaux du sacrifice, de l'abnégation, et du patriotisme. Ils sont de ceux qui répondent généreusement et sans calcul à tous les appels généreux, de ceux qui versent leur or contre des bouts de papier, et leur sang contre des bouts de ruban.

Ce sont eux qui ont raison, raison contre l'argent, raison contre l'égoïsme, raison souvent contre la raison même, illustrant ainsi le mot cruel mais si vrai : "Comme au Bal des Pompiers, c'est toujours les mêmes qui dansent."

Gaby André dans un film Américain

[Suite de la page 10]

furent présentés non seulement au Canada, mais aussi bien ici aux Etats-Unis, dans les théâtres dits "Théâtres d'Art", où les films de première qualité, de tous les pays, sont montrés à tour de rôle.

Le fait est que cette jolie brunette toute menue et aux magnifiques yeux pers a connu des succès dans dix-sept films français. Il y a trois ans, elle épousa un colonel de l'armée américaine, Eli Smith, à Paris. Elle vint il y a un an à New-York pour y demeurer. Bien qu'elle eut alors décidé de quitter définitivement le théâtre afin de se consacrer entièrement à ses nouveaux devoirs d'épouse et de maîtresse de maison, la rencontre qu'elle fit de l'un des principaux membres d'une agence importante de recrutement d'artistes eut pour effet de lui faire changer d'avis. De fil en aiguille, elle accepta un engagement à Hollywood. Elle dit qu'aussi longtemps que son art pourra marcher de pair avec ses devoirs de maîtresse de maison, elle compte continuer d'accepter quelques rôles au cinéma.

Gaby André est née dans le sud de la France, près de Perpignan. Elle est la fille d'un officier de l'armée française. Maintenant retiré, il s'occupe d'antiquités. Elle n'avait pas vu Paris jusqu'au jour où elle fut l'héroïne d'un concours de beauté dont elle ne se savait même pas concurrente. Des amies avaient envoyé sa photographie et lui avouèrent par la suite la jolie supercherie.

Bien que n'ayant jamais songé à faire du théâtre, elle eut du succès dans un bout d'essai auquel elle consentit sans beaucoup de conviction. Elle est citoyenne américaine, parle très bien l'anglais, avec un adorable petit accent français.

Sa fierté c'est d'être bon cordon bleu, et son plus cher passe-temps c'est de s'adonner à la décoration intérieure de son *home*. Elle est experte skieuse ; mais elle eut la déveine de se briser la jambe à ce sport, il y a une couple d'années. A l'avenir, elle espère interpréter des rôles dramatiques.

UNE OPINION SUR HOLLYWOOD

Un nouvel acteur à Hollywood, un de ces êtres que vous qualifieriez volontiers d'indiscipliné et de capricieux, et qui, en somme, comme tout le monde, est rempli de qualités et de défauts aussi bien que de talent, a répondu à un reporter qui lui demandait ce qu'il pensait d'Hollywood : *"It's a place just like any other place, only more so"... More so...* Plus accentuées, en effet, sont les vertus et les fautes de ceux qui ont accepté d'être en vedette devant le public. Hollywood est sur la sellette. Hollywood est peuplé de ce qu'on appelle dans la société, la crème ou la lie. Les deux sont forcément exagérées. L'artiste est le produit d'un talent surfait, tout comme le raté en est un de la déveine, de la paresse (appelez cela comme il vous conviendra), ou de l'abrutissement poussé à outrance. Et Hollywood, est une grande maison où, comme partout ailleurs et surtout dans les grands centres, de nos jours, les pensionnaires ne sont pas tous en santé — morale et physique.

DANS "LA SOURICIERE"

André Gillois, spécialiste du cas de conscience, a écrit un scénario « La Souricière » qui pose un cruel dilemme à celui qui en est le héros.

C'est l'histoire d'un jeune avocat qui, lié par le secret professionnel peut dénoncer l'auteur d'un crime pour lequel un innocent est sur le point d'être exécuté.

Bien entendu, dans ce drame important et profondément humain, il fallait prendre parti et c'est ce qu'a fait Gillois en faisant agir son héros en définitive selon sa conscience.

Les deux grands rôles de cette production sont ceux de l'innocent et de l'avocat. Ils ont été confiés à deux grands acteurs : Bernard Blier et François Périer.

Cette production réalisée par Henri Calef, possède dans sa dictribution des acteurs renommés comme Berthe Bovy, Jean Marchat, Larquey, Junie Aastor, et des plus jeunes comme Danielle Godet, Jean-Pierre Kérien, sans oublier l'excellent Mouloudji.

•

BOULEVERSANTE HISTOIRE

Georges Ohnet continue à inspirer les cinéastes. Après « Le Maître de Forges » produit à l'écran pour la nième fois, voici « Dernier Amour ».

Françoise Giroud l'a adapté en transposant l'action à notre époque. C'est ainsi que la plupart des scènes d'extérieurs se passent aux sports d'hiver, avec course en ski et en bobsleigh, ce à quoi n'avait sûrement pas pensé le romancier de « Dette de haine ».

Les vedettes sont Anabella et Georges Marchal.

•

NOUVELLES VEDETTES

Deux révélations, deux nouvelles vedettes entourent Eric Von Stroheim dans « On ne meurt pas comme ça ».

Avec ce film, il semble que Stroheim revient définitivement au cinéma français. C'est lui qui a découvert aux Etats-Unis la vedette féminine du film Denise Vernac.

Il y a aussi Anne-Marie Blanc, une belle artiste suisse. On l'avait vue dans « Marie-Louise » où elle tenait un rôle épisodique.

•

PETIT DEBUT

Charles Lamont, l'homme qui a mis en scène le plus grand nombre de films à Hollywood, a commencé sa carrière de façon bien modeste et fut même acrobate dans un cirque. Plus tard, devenu directeur, il eut la chance de découvrir Shirley Temple, l'enfant prodige de l'époque.

POUR TOUS LES GOUTS

[*Suite de la page 9*]

Alors en sourdine, les ondes chuchotent de douces choses. Une musique calme, reposante, enveloppe la nuit et soudain l'on subit le doux apaisement qui réchauffe et réconforte. Dans la vie ce n'est qu'un court instant, mais c'est un moment de tendresse qu'on ne refuse pas... qu'on cherche même. On trouve ces minutes de détente en écoutant aux dernières heures de la soirée, les propos et les mélodies de « MOMENT MUSICAL ». Ce programme de musique élégante est entendu à ce poste avec la même formule que l'an dernier. On retrouve donc ses mélodies favorites interprétées avec beaucoup de subtilité et de nuances. Les auditeurs retrouvent aussi les primes hebdomadaires. Chaque semaine, un montant de $100 est remis à l'envoyeur de la lettre tirée, s'il a observé certaines règles faciles du concours. De plus on accumulera au cours de la saison toutes les lettres reçues à ce programme pour le grand prix de la fin, rien moins qu'une maison de quatre pièces, qu'on construira n'importe où dans la province de Québec, selon les désirs du gagnant. Mais ce n'est pas tout. La maison de « MOMENT MUSICAL » sera entièrement meublée et décorée. De plus on y trouvera un poêle électrique, un réfrigérateur et un système de chauffage complet. C'est une maison de rêve pour combler le vôtre. Ce qu'il faut surtout se rappeler, c'est que la musique enchante et le style élégant de celle entendue à « MOMENT MUSICAL » promet comme l'an dernier, un divertissement propice à l'heure tardive. Nous vous invitons à l'écoute de cette émission pour les semaines à venir sur les ondes de CKAC. Ces quelques programmes du soir qu'on trouve à l'horaire de ce poste sont des productions JULIEN RIOPEL et les réalisateurs *Errol Malouin* et *Jacques L. Boisjoli* se partagent les honneurs du succès.

AU GOUT D'UNE REINE

La Reine Marie aime beaucoup le cinéma et surtout les films où Ann Todd tient la vedette. Elle a souvent des représentations chez elle et Ann figure alors parmi les invités.



ROBERT YOUNG, au sourire charmant, est l'heureux père de quatre fillettes dont l'aînée a 16 ans et la plus jeune 4. C'est un excellent acteur dont quelques-uns des plus marquants succès ont été : *Sitting Pretty*, *Claudia* et, plus récemment, *Bride for Sale*.

L'Histoire de l'industrie du cinéma illustrée par des photos extraites de films

par BASIL WRIGHT

(Exclusif au "FILM")

Les photographies tirées des films ont une qualité qui leur est propre. La base du cinéma étant le mouvement, ces photographies représentent, dans leur essence, la contradiction absolue du moyen avec lequel elles sont supposées être liées. Dans sa préface à "Movie Parade", Paul Rotha, bien à propos, souligne ce point. En effet, il va jusqu'à indiquer ce que ce livre ou tout autre livre sur la photographie, ne peut pas faire. « "Movie Parade", remarque-t-il, ne dit pas grand'chose de la technique du film et ne dit rien du stimulant qui aiguillonne et qui nous est donné par un moyen capable de montrer le mouvement... Il ne dit rien non plus des résultats du mariage du son et de l'image, ni des possibilités qu'il ouvre. On ne saurait donner une idée exacte de l'art de l'acteur, ni du rythme qui fait la qualité même du film... »

Toutefois, "Movie Parade" (publié pour la première fois en 1936 et qui reparaît aujourd'hui en nouvelle édition revisée) est un livre dont ne peuvent se passer tous ceux qui s'intéressent à l'art cinématographique ou à l'influence sociale du cinéma. Si les photographies empruntées au film ne représentent pas la qualité du film, elles peuvent, du fait même que ce sont des images, nous rappeler d'une manière vivante les films que nous avons vus et nous permettre, parfois, de comparer, sur une longue période, les divers aspects de la production des réalisateurs. Par-dessus tout, elles nous donnent une merveilleuse occasion de nous laisser aller aux plaisirs de la nostalgie. A la mémoire, revient le souvenir de films vus il y a de longues années et peut-être oubliés ; nous pouvons même avoir la joie d'étudier les photographies tirées d'un film célèbre que, par suite de circonstances imprévues, il nous a pas été possible de voir.



LE SUCCES DU FILM SONORE

Ouvrant "Movie Parade" au hasard, je tombe sur une page contenant des photographies de "Wedding March" (la marche nuptiale), de Stroheim, "Shanghai Express" (avec Marlène Dietrich et Warner Oland), de Sternberg, "Piccadilly", de Dupont, ainsi que du premier film d'Anthony Asquith "Shooting Stars" (les étoiles filantes). Immédiatement dans mon esprit c'est un flot de souvenirs, des souvenirs qui me rappellent non seulement ces films particuliers, mais aussi cette extraordinaire période de 1928 à 1932 qui a vu la fin du film silencieux et l'avènement du film parlant qui allait ouvrir au cinéma une nouvelle ère.

Deux des films de cette page, "Piccadilly" et "Shooting Stars", étaient anglais, ce qui m'incita à ouvrir avec plus d'attention les autres pages de "Movie Parade" afin de voir quelle contribution l'Angleterre a apportée au cinéma mondial au cours des 50 dernières années.



Une toilette originale de LANA TURNER, créée à son intention par Helen Rose, experte dessinatrice des studios Metro-Goldwyn-Meyer. L'artiste porte cette blouse, inspirée du populaire jeu de *Canasta*, dans son plus récent film : *A Life of Her Own*, alors qu'elle a Ray Milland comme partenaire.

Comme pour les photographies empruntées aux films étrangers, celles tirées du film anglais sont réparties dans tout le livre, car Rotha a, très judicieusement, évité de les grouper par nationalité. Le livre est divisé en sections : comédie, aventures, drame, etc., et ces sections sont, chaque fois qu'il est nécessaire, subdivisées ; c'est ainsi que pour la comédie par exemple, il y a une sous-section pour le genre music-hall, une autre pour la comédie de moeurs, une troisième pour la satire. Bien que cette méthode ait donné lieu à une ou deux classifications arbitraires sur lesquelles il pourrait y avoir désaccord, elle a l'avantage de permettre une étude en perspective de l'évolution du film, du point de vue aussi bien historique qu'idéologique.

Sur les 676 photographies reproduites, 129 sont tirées de films anglais, dont 80, et c'est là un point intéressant à relever, sont groupées dans la section intitulée « Films de la Vie Réelle » et qui comprend les actualités, les documentaires, les magazines et les films éducatifs et de voyages. Aucun autre pays n'a une telle représentation dans "Movie Parade" ; il ne fait pas de doute que la sélection de Rotha souligne simplement le fait que ce genre de film est celui dans lequel l'Angleterre excelle. Un autre point à noter dans le même contexte est la grande influence que le documentaire a exercée · le film anglais à sujet imaginaire.

UN ART EST UNE GRANDE INDUSTRIE

La valeur réelle de "Movie Parade" n'est pas, toutefois, représentée par les conclusions que l'on peut tirer sur les progrès du film dans un pays ou dans un autre, mais bien par l'aperçu général qu'il donne de l'influence du film dans le monde. La mosaïque de photographies devient un symbole de ce nouvel art et de cette vaste industrie ; que ce soit poussé par la nostalgie ou par tout autre raison, nous pouvons affirmer qu'en dépit des sévères critiques dont le cinéma a été l'objet, les cinéastes ont tout lieu d'être fiers de leur oeuvre, sans, pour cela, se laisser aller à la suffisance.

Un étude plus limitée mais non moins précieuse nous est donnée par ce grand historien Rachel Low, qui a entrepris la difficile tâche d'écrire un ouvrage extrêmement détaillé sur les premiers jours de l'industrie anglaise du film, "The History of the British Film — 1906 - 1914". Cet ouvrage fait suite à un premier volume qui couvre la période de 1896 - 1906 ; il sera, vraisemblablement, suivi de deux autres volumes.

L'industrie du film progresse si rapidement que les renseignements sur son évolution risquent de se perdre dans un enchevêtrement inextricable et d'échapper à l'historien. Les oeuvres de Georges Sadoul, en France, et de Lewis Jacobs, aux Etats-Unis, ont déjà montré jusqu'à quel point ces recherches historiques sont nécessaires et précieuses.

L'ouvrage de Rachel Low nous donne l'assurance que les premiers jours du cinéma anglais ne seront pas oubliées. Le livre abonde d'informations captivantes qui intéressent autant le lecteur ordinaire que le spécialiste. Rien ne semble avoir échappé à l'attention de l'auteur qui donne un tableau vivant, et souvent amusant, de l'époque où les "Bioscope Teas étaient particulièrement populaires... où la ménagère venue de la banlieue pour faire ses emplettes pouvait, l'après-midi, interrompre ses achats pour prendre une tasse de thé et voir une projection animée. »

MACBETH EN 15 MINUTES

Le livre donne la liste des 283 films tournés pendant cette période, dont quelques-uns ont des titres frappants, tels "The Anarchist's Doom", "Bernado's Confession", "Lady Letmere's Jewellery", et "Macbeth", la projection de ce dernier ne durant pas moins d'un quart d'heure !

C'est en 1911 que fut projetée la première partie du célèbre film de la dernière expédition de Scott au Pôle Sud. Cette première partie, longue de 915 mètres, était suivie, en 1912, d'une deuxième partie de même métrage, laquelle obtint, elle aussi, un succès considérable. Extrêmement bien fait et tourné par Herbert Ponting, ce film peut être considéré comme le premier chef-d'oeuvre du film documentaire, qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, constitue la plus grande contribution apportée par l'Angleterre au cinéma.

Le livre se termine par un chapitre résumant l'évolution esthétique de l'époque, qui était une période où une « poignée de gens étaient attirés par le film dont les possibilités en faisaient un moyen d'expression bien qu'on le considérât de statut inférieur ». Rachel Low rend un hommage mérité à ces hommes qui ont bravé les sarcasmes et la dérision de leurs amis, convaincus qu'ils étaient de l'importance du rôle que le film était appelé à jouer, persuadés qu'il allait être un nouveau moyen d'expression ayant son propre caractère et sa propre technique. »



VIRGINIA MAYO, la vedette du film Warner Bros. : *The Girl From Jones Beach*, apprend de son mari, *Michael O'Shea*, à manoeuvrer un lasso. Tous deux passent sur leur ranch de San Fernando les intervalles de loisir que leur laissent les studios.

RADIO-COLLÈGE DANS SA 10e ANNÉE

[Suite de la page 7]

La Fontaine. Il nous proposera de mieux connaître les autres et nous-mêmes afin de devenir, *en souriant,* plus sages et meilleurs.

M. l'abbé J.-B. Gingras s'interrogera une fois de plus sur les rapports de l'homme et de la société. Il étudiera, cette année, le problème épineux et fort controversé de l'autorité dans le monde moderne.

Les Pères Ernest Gagnon et Robert Bernier seront nos guides dans cette exploration de notre univers intérieur à laquelle il est fait allusion plus haut. Chaque causerie sera suivie d'un dialogue où les problèmes se trouveront repris d'une façon plus concrète et plus familière.

Quant au cours sur les courants de pensée de notre temps, il a été confié à M. Paul Lacoste qui saura rendre accessible des oeuvres difficiles, dont l'influence a souvent été décisive.

L'HISTOIRE

Des écrivains ont été chargés de faire revivre, dans des séries de dramatisation, quatre grandes figures de l'histoire de notre pays. M. Robert Prévost nous permettra de suivre Iberville dans ses voyages ; M. Louis-Georges Carrier nous présentera Talon ; M. Claude Aubry se fera le biographe de Montcalm ; et M. Jean-Marie Poirier nous ramènera à l'époque de Sir John-A. MacDonald.

Voilà, sans aucun doute, un programme ambitieux dont la réalisation marquera dignement le dixième anniversaire de Radio-Collège. C'est une institution dont on a souvent souligné l'importance, et l'intérêt que le public lui manifeste encourage Radio-Canada à perfectionner ses cours d'année en année.

A la direction, M. Gérard Lamarche succède à M. Aurèle Séguin, qui dirige maintenant la télévision à Montréal et dont l'un des collaborateurs, M. Florent Forget, est un ancien réalisateur de *Radio-Collège.*

M. Lamarche a une longue expérience de la radio éducative. Après ses études secondaires, il s'est enrôlé comme lieutenant dans le régiment de Maisonneuve, et, à son licenciement, en 1942, il est entré à Radio-Canada où il fit un stage dans les services techniques. Il passa ensuite à *Radio-Collège* à titre de réalisateur. Il y a deux ans, l'Institut de radio de l'Université Laval lui a confié un cours et, récemment, la direction des études.

M. Lamarche a choisi ses collaborateurs dans l'enseignement secondaine. M. Raymond David, qui réalisera, entre autres, les émissions dramatiques du dimanche soir, a enseigné les lettres et l'histoire au collège Jean-de-Brébeuf. M. Marc Thibault, metteur en ondes des émissions musicales et d'une partie des cours, a enseigné le français, le grec et le latin au collège Sainte-Marie. Il était également assistant-professeur à la faculté des Lettres de l'Université de Montréal où il prépare un doctorat ès arts en littérature.

M. David, qui est maître ès arts et licencié ès lettres, a aussi l'expérience de la scène. Au dernier festival dramatique national, il a reçu un prix pour son "interprétation exceptionnelle" du rôle d'Oedipe.

Six nouveaux conférenciers viendront se joindre aux écrivains, musiciens et savants que les auditeurs connaissent depuis quelques années. Un cours d'histoire de la philosophie contemporaine a été confié à M. Paul Lacoste, maître ès arts, licencié en philosophie, docteur de l'Université de Paris et professeur aux facultés de philosophie et de Sciences de l'Université de Montréal.

M. Rolland Boulanger, le nouveau conférencier du Musée d'art, est un critique qui suit attentivement, depuis plusieurs années, toutes les tendances nouvelles. Il collabore régulièrement à des journaux et revues.

M. Pierre Bricout, qui nous parlera de l'électricité est docteur ès sciences, ingénieur diplômé de l'Ecole polytechnique et de l'Ecole supérieure d'électricité de Paris



MADAME SANDRA BERLE, photographiée avec son fils *Milton*, la vedette du film Warner Bros. : *Alfays Leave Them Laughing*. Milton Berle s'est d'abord fait connaître comme comédien dans un programme radiophonique, et quelques-unes de ses plaisanteries n'ont pas été oubliées.

et professeur à la faculté des Sciences de Laval.

Deux membres de la Compagnie de Jésus feront, dans des conférences et des dialogues, l'exploration de notre univers intérieur. Le Père Ernest Gagnon est licencié en philosophie et en lettres et professeur de littérature à l'université de Montréal. Le Père Robert Bernier est licencié en théologie et docteur en philosophie, professeur au collège Ste-Marie et prédicateur du carême au Gesù.

Enfin, M. Pierre Ricour succédera à l'abbé Robert Llewellyn dont les conférences ont été suivies avec tant d'intérêt pendant plusieurs années. Le nouveau conférencier, qui est licencié ès lettres et diplômé d'études supérieures de philosophie, poursuivra le commentaire des fables de La Fontaine.

Parmi les collaborateurs de la première heure, on trouvera M. Léon Lortie, qui nous guidera dans le domaine scientifique, et M. Jean-Charles Bonenfant, qui sera encore critique dramatique. D'autres conférenciers nous reviendront pour étudier de nouveaux aspects de problèmes déjà abordés. Ce sont l'abbé Jules-Bernard Gingras, professeur à la faculté des sciences économiques et politiques de l'Université de Montréal, M. Fernand Séguin, professeur de technologie médicale à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu, MM. Guy Boulizon et Roger Rolland, écrivains, M. Roland Leduc, chef d'orchestre et violoncelliste, et M. Jean Vallerand, compositeur et secrétaire général du Conservatoire de musique et d'art dramatique de la province de Québec.

REACTIONS

"Children's Entertainment Films" viennent de mettre à la disposition des éducateurs du monde entier deux excellents exemples de matériel d'études. Il s'agit de photographies infrarouges prises dans une salle pendant que les enfants regardaient un film se dérouler sur l'écran, et sans qu'ils se doutent qu'on les photographiait. Ce document constitue une ensemble complet sur les réactions de 1,800 enfants aux diverses situations du film présenté. L'autre document est un enregistrement sonore des réactions d'un auditoire de jeunes. On sait, en effet, que les enfants n'hésitent pas à manifester bruyamment leurs impressions, et les éducateurs considèrent que les photographies et la piste sonore constituent un document sensationnel sur les conséquences qu'un film peut exercer sur un cerveau d'enfant.

•

FILM D'ART

Les metteurs en scène anglais Michael Powell et Emeric Pressburger ont décidé de porter à l'écran le célèbre opéra fantastique d'Offenbach, « *Les Contes d'Hoffman* ». Le premier tour de manivelle a été donné au studio de la firme "*London Film*", à Sheperton. Si les *Contes d'Hoffman* » servent l'opéra comme l'*Hamlet* de Laurence Olivier a servi le théâtre, le cinéma britannique aura rempli une mission qui réconciliera le septième art avec ceux qui ont tendance à le mépriser.

BURT LANCASTER, UN HOMME, TROIS CARACTERES

[*Suite de la page 4*]

Après avoir regardé au plafond, comme si là se trouvait la limite de ses souvenirs, il dit :

"Ce fut d'acquérir une certaine confiance en moi-même. J'en étais absolument dépourvu, je l'avoue, lorsque je devins étoile de cinéma, presque du jour au lendemain. Ce fut terrifiant. Mais, je crois que j'ai fait un progrès immense à ce sujet.

Et il ajoute : "Je suis originaire de New-York, où je suis né en 1913. "Son nom véritable est presque celui qu'il porte : Burton Stephen Lancaster.

Aujourd'hui devenu acteur-producer, il est aussi simple et aussi abordable qu'il y a huit ans, à son début à Hollywood. C'est peut-être l'un des secrets de l'immense succès qui l'a suivi depuis son arrivée. En tous cas, si l'on en juge d'après l'arbre généalogique familial, les racines de sa famille descendent de la maison royale des Lancaster.

Dans son jardin, il a fait installer tout un appareil d'acrobate où il s'exerce chaque jour, afin, dit-il, de se tenir en forme. Très mince, très grand (il mesure six pieds deux pouces) il marche ordinairement ses trois milles chaque matin, puis il déjeune à onze heures, d'un "sandwich" et d'un verre de lait.

Son grand souci, c'est d'améliorer sa personnalité. C'est comme une hantise. Pendant que d'autres moins bien arrivés semblent enchantés de leur personne, lui a souci de perfectionner une individualité dont il n'est jamais satisfait.

A quoi attribuez-vous surtout la popularité dont jouissent certains acteurs, ou certains individus ?

"Se tenir en communication avec le reste du monde n'a jamais, il me semble, nui à personne. Parler aux gens, les connaître, les mieux comprendre voilà qui aide au succès d'un acteur et de bien d'autres personnages, je crois, dans les divers degrés de la société tout court aussi bien que chez les gens de théâtre."

De fait, il parle à tout le monde, aime à échanger des opinions, et bien qu'il tienne aux siennes, mordicus, il ne se montre jamais impoli devant celles d'autrui, même si elles sont l'opposé de ses profession de foi... Il argumente volontiers, mais il est une chose que Burt pratique couramment, et c'est un des secrets de la sympathie qui l'entoure : Burt sait baisser pavillon à l'occasion.

Qu'aimez-vous le mieux dans votre vie actuelle ?

Ma femme et mes enfants. Ils sont ce que j'ai de plus précieux. Ma femme et moi différons certes parfois d'opinion, mais jamais au sujet des enfants. Et puis, j'ai appris très jeune qu'une femme avait droit aux égards de son mari. C'est ainsi que mon père traitait ma mère."

Dans sa maison de Brentwood, il avoue qu'il n'a jamais planté un clou, car je ne possède aucun talent domestique. Chaque fois que j'ai essayé d'édifier quelque pièce de menuiserie, j'ai manqué mon coup. Par contre, il vante les talents culinaires de Norma, sa femme, et son habileté dans la conduite d'une maison.

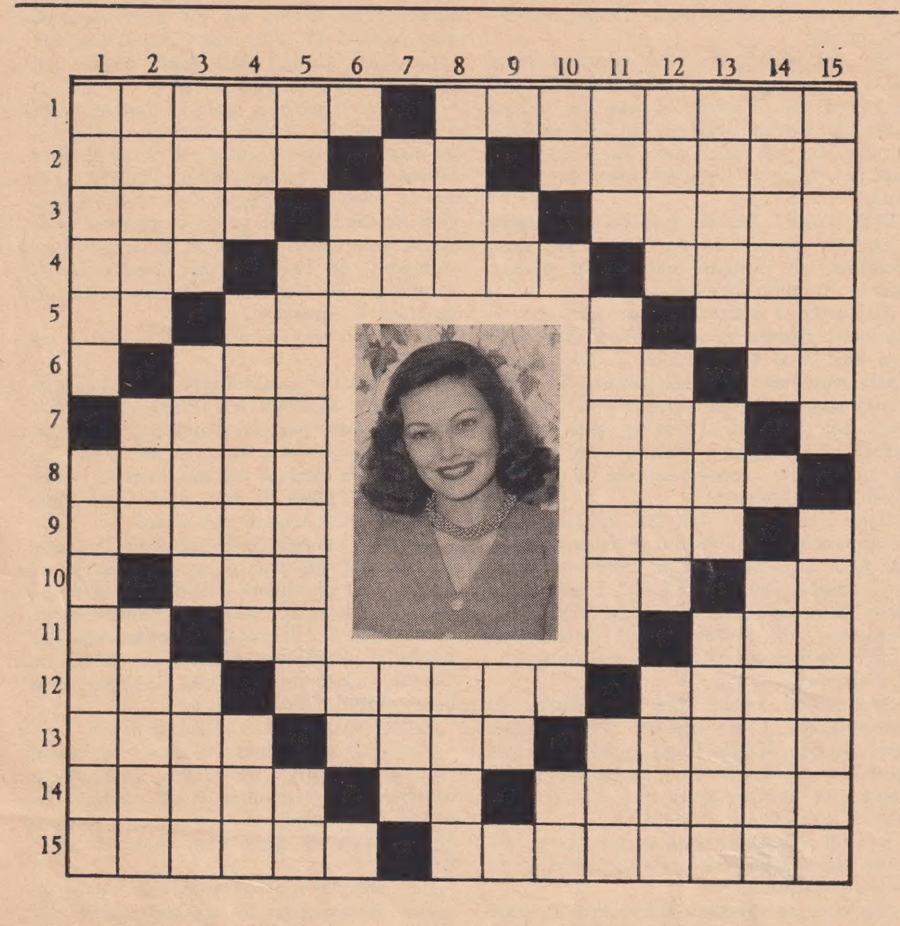
Aimez-vous la vie d'Hollywood ?

"Je n'y ai jamais donné ce qu'on appelle un "party". Pour nous, les réunions intimes nous suffisent. Nous connaissons mieux nos amis, de cette façon, et nos amis savent à quoi s'en tenir à notre sujet."

Son dernier mot est celui-ci : "Je crois qu'un acteur n'est en somme que le reflet de son travail, de ses efforts constants."

LES MOTS CROISES DU "FILM"

PROBLEME NUMERO CENT CINQUANTE-NEUF



HORIZONTALEMENT

1—Qui a le nez plat et comme écrasé. — Marchandise inférieure.

2—Grand établissement de fabrication. — Tellement. — Rame d'embarcation.

3—Se moquer d'une chose. — Epoux. — Celui qui fait les affaires d'autrui.

4—Indivisible. — Nom anglais d'un appareil photographique. — Greffé.

5—Chemin de halage. — Manche, au tennis.

6—Condiment. — Carte à jouer. — Pronom personnel.

7—Apprêt gommé. — Suc dépuré d'un fruit cuit.

8—Homme employé au service des navires. — Sans mérite. (pl.)

9—Manière d'accueillir. — Saison.

10—Masure algérienne. — Largeur d'une étoffe. — Qui est à moi.

11—Possessif. — Dans l'Inde, escalier descendant au Gange.

12—Première femme. — Chambrette à bord d'un navire. — Consacré.

13—Outil d'acier pour dégrossir les métaux. — Vent sec et chaud. — Sorte de requin.

14—Publia. — Article simple. — Ancienne machine de guerre pour renverser les murailles.

15—Ville d'Italie. — Chemin étroit, plus direct que la grande route.

VERTICALEMENT

1—Siège d'ivoire de certains magistrats romains. — Manteau court.

2—Qui a rapport à l'âne. — Cabriolet à deux roues. — Qui désire avec ardeur.

3—Tige graduée sur laquelle on dirige un niveau. — Période qui règle le retour des éclipses. — Descendant de Mahomet.

4—Solipède à longues oreilles. — Rétractas. — De l'alphabet grec.

5—Dans la gamme. — Prénom de notre vedette. — Avant-midi.

6—Qui m'appartient. — Marque la joie.

7—Type représentatif des Etats-Unis. — Soirée dansante.

8—Substance avec laquelle les abeilles construisent leurs ruches. — Petite île.

9—Terminaison d'infinitif. — Négation.

10—Possessif. — Symbole chimique du *baryum.*

11—Prénom féminin. — Nom de notre vedette. — Unité monétaire bulgare.

12—Se disait de celui qui était étroitement obligé envers son seigneur. — Réduit dans la cale d'un navire. — Enveloppe du grain.

13—Evêque d'Auch et poète latin, né à Huesca. — Nom vulgaire du *triticum.* — Souffrir.

14—Façons données aux étoffes en les tondant — Folies partielles.

15—Opiniâtres. — Ce dont une chose est faite.

Un film de portée sociale

[*Suite de la page* 13]

beau-père qui la brutalise. — Une jeunesse sans joie dans un faubourg pauvre de Lyon . . . Des études où on la pousse, contre son gré. On lui impose d'apprendre la dactylographie et l'anglais. Elle aime passionnément la couture . . . Le jour de l'examen arrive et, avec lui, l'échec tant redouté . . .

Micheline (Danièle Delorme) est allée conter sa peine à son oncle — frère de sa mère et artiste peintre un peu « bohème », le seul être qui semble l'aimer avec Edmond, un bon camarade, qui rêve d'en faire sa femme. Il a pourtant fallu rentrer à la maison, la tête basse . . . Après les reproches et les coups qu'elle a dû subir, Micheline, de par l'autorité de son beau-père est envoyée à l'usine et « travaillera dans les tissus » qu'elle aime tant; puisqu'elle n'a pas « compris les sacrifices » qu'on a fait pour elle, elle ne fera qu'une ouvrière !

Mais elle est lasse de cette soumission, et lasse surtout de toutes les brimades que lui impose chaque jour une vie familiale intolérable. Elle n'a plus qu'une pensée fuir. Et elle suit à Paris le premier garçon — Freddy — rencontré à la fête foraine qui lui promet en même temps une belle situation et un mariage heureux.

Mirage ! Freddy est déjà marié et père de famille, et la pauvre Micheline n'est qu'au commencement de ses déboires. A mesure que la fatalité l'accable, elle semble s'enfoncer davantage dans le mal. Internée dans une Maison d'Arrêt, elle devient chef d'une rébellion qui dépasse bientôt les intentions de son instigatrice.

Grâce à l'intervention d'Edith, une surveillante compatissante, et à la compréhension d'un magistrat de la Cour juvénile, Micheline et ses compagnes sont envoyées à la campagne, dans une Institution d'Education Surveillée. Elles vivent là dans des conditions toutes nouvelles, apprennent un métier dans une prison sans barreaux. Micheline est ébranlée, mais elle n'est pas soumise, et elle traversera encore bien des révoltes, dont une tentative de suicide, avant de voir luire un faible espoir de bonheur futur.

Le rôle écrasant de Micheline est tenu par Danièle Delorme.

SOLUTION DE NOTRE PROBLEME DE MOTS CROISES DU MOIS DERNIER

F	R	A	N	C	E	■	B	■	E	D	W	I	G	E
I	O	N	I	E	■	F	O	C	■	A	E	R	E	S
L	U	N	E	■	C	O	U	R	S	■	T	A	N	T
M	E	A	■	F	O	R	T	U	I	T	■	N	E	E
E	T	■	C	E						E	S	■	R	R
R	■	F	O	U						N	O	S	■	E
■	T	I	T	I						T	U	B	A	■
F	E	N	I	L						A	M	I	N	E
A	R	I	E	L						C	I	R	E	R
C	■	E	R	E						U	S	E	■	E
I	L	■	E	R						L	E	■	P	I
L	A	C	■	E	M	P	R	I	S	E	■	S	O	N
I	V	R	E	■	A	R	I	D	E	■	S	A	U	T
T	E	A	N	O	■	E	T	A	■	N	O	N	C	E
E	R	N	E	S	T	■	E	■	V	E	N	G	E	R



·G R A B L E·

BETTY

Betty Grable a revêtu un confortable et pratique tailleur en épais tweed anglais appelé "herringbone" très commode pour une randonnée en auto, ou pour une longue marche dans la campagne, quand un pâle soleil d'automne parvient à percer les nuages. Betty est une fervente du sport et, tout comme son mari, Harry James, elle est propriétaire de chevaux de course qui figurent sur les pistes de la Californie où à date ils n'ont pas fait merveille. Betty Grable a joué dans diverses comédies musicales et a souvent eu Dan Dailey comme partenaire: MY BLUE HEAVEN, MOTHER WORE TIGHTS, MY BABY SMILES AT ME, etc. Son plus récent film est WABASH AVENUE avec Victor Mature.

ILS SONT D'ACCORD

Comment pourrait-il en être autrement ? Cette charmante jeune femme, très à la page, discute magazine avec ce Monsieur. Chacun, dans ses convictions, se montre si enthousiaste que tous deux semblent oublier qu'ils sont parfaitement d'accord. Eh oui, le magazine est plus que le complément idéal de l'information, c'est le VADE MECUM de tous ceux qui, homme ou femme, jeunes ou vieux, désirent s'assurer une lecture qui distrait, affirme le goût, renseigne et forme. Qui dit magazine, dit

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

S'y abonner est la simplicité même. On n'a qu'à remplir le coupon d'abonnement (voir à l'intérieur) et nous nous occupons du reste. Excellente suggestion aussi pour cadeau d'anniversaire, en souscrivant l'abonnement au nom de la personne à qui l'on veut plaire. En ces temps de vie chère, songez bien que, pour la modique somme de $5.50, vous obtenez une valeur d'avant-guerre, une valeur accrue, même. Donc, il n'y a pas à hésiter, prenez notre conseil. Nous n'en doutons pas, vous serez d'accord, vous aussi.



VOIR A L'INTERIEUR POUR COUPON D'ABONNEMENT

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975 - 985, RUE DE BULLION MONTREAL 18, P.Q.